

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

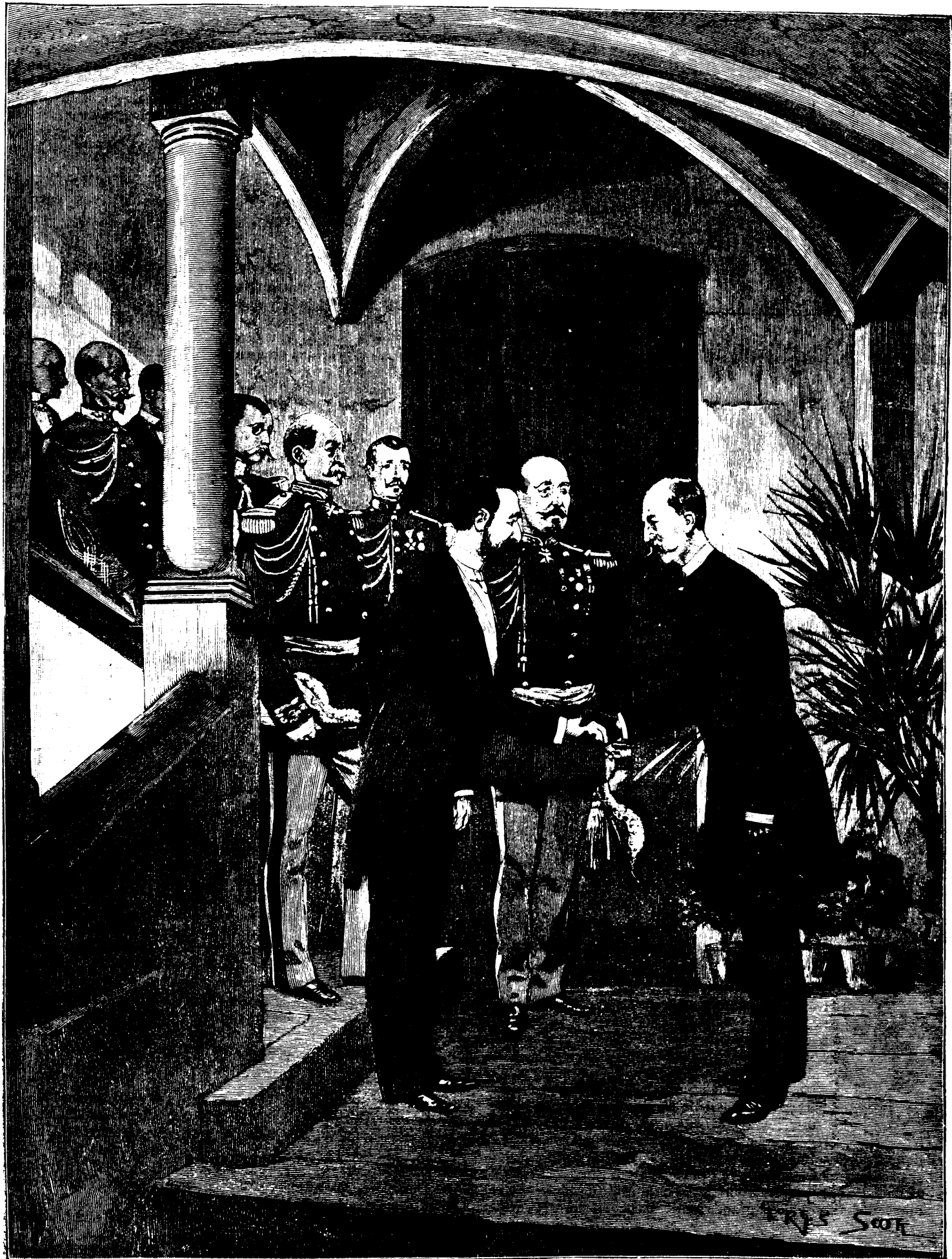
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 440—SAMEDI, 8 OCTOBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 10, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN SAVOIE— RENCONTRE DU ROI DE GRÈCE ET DE M. CARNOT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 OCTOBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du Monde Illustré, par Jules Saint-Elme.—Fable : Le renard et l'ours, par le Rév. F.-X. Burque.—Le 4me centenaire de l'Amérique ; Christophe Colomb, par Jules Saint-Elme.—Nouvelle : Mon docteur, par Mathias Filion.—Le choléra en Russie et les processions religieuses.—Notre nouveau feuilleton.—Primes du mois de septembre.—Les revenants de Port-Royal.—Notes et faits ; Définitions humoristiques ; Variétés théâtrales ; Histoire de la table ; Impiété p.nie.—Corbett et Sullivan.—Propos du docteur : Le corset, par le Dr Ambo.—Pensées sur les femmes.—Nouvelle : A toute vapeur, par Louis Mesnard.—Feuilleton : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes d'Echecs et de Dames

GRAVURES.—Voyage du Président de la République française en Savoie : Rencontre du roi de Grèce et de M. Carnot.—Le choléra en Russie : Procession dans les rues de Saint-Petersbourg pour conjurer l'épidémie.—Le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique : Colomb dans les chaînes à bord du *Gorda* ; La cathédrale de la Havane ; Colomb est inhumé ; Monument de Colomb à Gênes ; Colomb expliquant ses plans ; Retour du découvreur auprès de Ferdinand et d'Isabelle.—Portraits de Sullivan et de Corbett.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AU PUBLIC

M. le capitaine A. Johnston est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

ENTRE-NOUS.



ALMY ! 1792 !!

Quel nom, quelle date !!

Il y a eu cent ans, le mois passé, l'armée républicaine française, commandée par Kellermann accomplit un des plus grands faits d'armes, des temps modernes, en battant les Prussiens et les Autrichiens coalisés.

Il y a cent ans, aussi, que la République Française fut proclamée.

Les Canadiens qui aiment sincèrement la France, et il s'en trouve un certain nombre, salueront avec respect ce double centenaire de deux grands jours.

* * Ce fut une rude bataille que celle de Valmy. Les alliés étaient 100,000, les républicains à peine 60,000. Les premiers étaient de vieilles troupes aguerries, les seconds se composaient de

jeunes gens enrôlés à la hâte, des *savetiers*, des *tailleurs* comme les appelaient dédaigneusement les émigrés.

Ces savetiers et ces tailleurs se conduisirent en héros et sauvèrent la France.

On s'était battu depuis le matin et, vers quatre heures du soir, le sort de la journée n'était pas encore décidé, quand Kellermann s'adresse à ses soldats :

" Mes amis, leur dit-il, le moment de la victoire est arrivé, laissons avancer l'ennemi sans tirer un coup de canon et chargeons à la baïonnette." L'armée, toute frémissante de patriotisme, répond par les cris mille fois répétés de *Vive la Nation !... Vive la Nation !* répond Kellermann en mettant son chapeau à la pointe de son sabre, et aussitôt les soldats de l'imiter, en agitant leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes et en faisant de nouveau retentir les airs des cris de *Vive la Nation !* A ces clameurs enthousiastes, l'ennemi, étonné, s'arrête. " La victoire est à nous ! " s'écrie Kellermann, et profitant habilement de cet instant de stupeur chez les ennemis et d'ardeur parmi ses soldats, il fait redoubler le fer de l'artillerie sur la tête des colonnes prussiennes, dont la fluctuation révèle le désordre, et bientôt de nouvelles décharges les forcent à reculer, tandis que nos soldats, emportés par un élan irrésistible, précipitent cette retraite."

A sept heures, les Prussiens et les Autrichiens étaient en déroute.

" Valmy fut la première réponse que la République fit aux provocations et aux prétentions insensées de la coalition. Les ennemis avaient envahi la France en vainqueurs qui se partageaient déjà ses dépouilles, et ils s'en retournaient en mendiants."

* * La République avait été proclamée le 21 septembre 1792, et c'est le lendemain qu'eut lieu la bataille de Valmy.

Cette fin d'année fut une des époques les plus brillantes de l'histoire de France ; les victoires se succédèrent, la carte de l'Europe fut bouleversée et leurs effets furent prodigieux.

" Le droit, dit Michelet dans son magnifique langage, le droit marcha aux redoutes et les emporta. Il entra avec les nôtres dans les rangs des vaincus. La liberté, en les frappant, les émancipa, elle en fit des hommes libres. La France sembla avoir frappé moins sur eux que sur leurs fers. Les Belges furent affranchis d'un coup. Les Allemands firent leurs premiers pas dans une carrière nouvelle ; leur défaite de Jemmapes fut l'ère de leurs libertés... L'épée dont frappait la France, au lieu de blesser guérissait les peuples. Touchés du fer, ils s'éveillèrent, remerciant le coup salutaire qui rompait leur fatal sommeil, brisait l'enchantement déplorable où, pendant plus de mille années, ils languirent à l'état de bêtes à brouter l'herbe des champs."

Inutile de dire que ces centaines ont été fêtés dans toute la France et ses colonies d'une manière grandiose.

* * Nous pouvons à peine nous faire une idée de cette époque étonnante qui a bouleversé le monde.

Aujourd'hui, toutes les inégalités ont disparu, la loi ne fait plus aucune différence entre les citoyens. Elle n'admet ni privilège en matière d'impôt, ni droit d'aînesse, ni droit d'un propriétaire sur un autre. La noblesse n'est plus reconnue par la loi.

Il n'en était pas ainsi autrefois, les libertés dont nous jouissons ont coûté bien du sang, et beaucoup de gens ignorent ou paraissent ignorer qu'autrefois nos pères n'avaient même pas la liberté de conscience.

" L'Etat, étant souverain, dit Seignobos, avait le droit de régler la religion de ses sujets ; aussi, dans la plupart des pays, était-ce un principe qu'aucun habitant n'avait le droit de pratiquer une religion autre que celle de l'Etat. Ce principe était appliqué rigoureusement aux deux extrémités de l'Europe : en Espagne et en Italie par les Etats catholiques, en Suède et en Ecosse par les Etats protestants. Ce principe fut reconnu expressément

en Allemagne ; on le formulait ainsi : " A qui le pays, à celui-là la religion."

" Dans les deux traités qui terminèrent les deux guerres de religion allemandes (paix d'Augsbourg de 1555 ; paix de Westphalie de 1648), il était dit que chaque Etat (prince ou ville) a le droit de choisir sa religion et de l'imposer à ses sujets. La liberté de conscience dont il est question dans les traités est la liberté du prince, non celle des habitants. L'empereur n'a pas le droit d'empêcher un prince de se faire catholique, luthérien ou calviniste à sa volonté ; mais les sujets n'ont pas la liberté de pratiquer une autre religion que leur prince. Si leur prince change de religion, ils n'ont même pas le droit de garder leur ancienne religion, il faut qu'ils changent en même temps que lui. Les sujets doivent même changer non seulement de religion, mais de secte ; les habitants du Palatinat ont passé ainsi trois fois du luthéranisme au calvinisme. La plus grande partie de l'Europe a vécu jusqu'au XIXe siècle sous ce régime."

Ce sont les victoires de la République française qui ont surtout contribué à renverser cet état de choses.

* * Depuis cette époque, la révolution, dont le nom fait encore peur à quelques-uns, est à l'état permanent chez tous les peuples, quoique d'une manière beaucoup plus pacifique ; les sciences ont transformé et transforment chaque jour l'industrie, le commerce, l'agriculture.

Nous mêmes, et c'est l'exposition de Montréal qui vient de le prouver, nous sommes en pleine révolution agricole.

La nourriture des bestiaux au moyen de l'ensilage produit des résultats étonnants et tend à se généraliser de plus en plus. Ceux qui ont adopté ce système font de bonnes affaires ; les autres qui suivent la routine se plaignent de la triste situation de l'agriculture, déplorent leur sort et finiront un jour par abandonner leurs terres, sans comprendre que c'est parcequ'ils n'ont pas voulu suivre le progrès qu'ils ont été broyés par lui.

Il en est ainsi, du reste, en tout.

* * Nous sommes peut-être à la veille d'une autre révolution du genre... en spiritueux.

Les contrebandiers et les chimistes du Canada suivent, avec la plus grande attention, les travaux de la Commission Royale qui fait la fameuse enquête sur la consommation des alcools, et attendent avec impatience une décision favorable à leurs affaires, c'est-à-dire telle qu'elle puisse amener une loi prohibitive.

Les contrebandiers faisaient fortune, la chose est évidente, mais, sans qu'ils s'en doutent, les chimistes pourraient bien contrecarrer leurs projets.

Le jour où le blocus continental a été déclaré en France, on s'est demandé avec inquiétude si les Français pourraient bien se procurer du sucre ; ce sont les chimistes qui ont résolu la question, et c'est de là que date l'industrie de la betterave.

Quand la prohibition sera déclarée chez nous, chacun fabriquera son whiskey ou son cognac, à l'aide de nouveaux procédés qu'un chimiste ne tardera pas à trouver.

Et, du reste, dans l'état actuel de la science, il est très facile de fabriquer des alcools, sans distillation, c'est-à-dire de manière à tourner la loi et à se moquer du fisc et des douaniers.

* * Les fumistes font toujours des leurs.

Un journal français raconte l'aventure suivante : L'autre jour, dans un café, M. Charles Ango, boucher, pariait cinq cents francs qu'il entrerait avec le dompteur Lorange dans la cage aux lions. Le pari était tenu par M. Maître, conseiller d'arrondissement.

Le soir venu, une foule nombreuse arrivait à la ménagerie.

A neuf heures, M. Ango entra, en effet, dans la cage avec le dompteur. Seulement, ils y étaient seuls.

— Et les lions ? crient des voix.

—Messieurs, dit M. Ango, j'ai parié que j'entrerais dans la cage avec le dompteur. J'y suis. Quant aux animaux, il n'a pas été stipulé qu'ils y seraient !!!

* * En France on guillotine ; on pend en Canada.

France.—Décidément, les jours font comme le bourreau.

—Pourquoi ?

—Ils raccourcissent . . .

Canada.—Ils allongent . . .

Et les deux réponses sont vraies.



NOTE.—En parlant, l'autre jour, de M. Roy, professeur de musique, qui vient de remporter le premier prix d'un concours d'astronomie à Paris, j'ai dit que l'heureux concurrent était d'Ottawa ; c'est une erreur, M. Roy est de Québec.

Plusieurs Québécois qui m'ont écrit à ce sujet, ont eu raison de protester et de revendiquer leur bien.—L. L.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Salut à notre jeune confrère nouveau venu : *Le Courrier de Chicago*. Il se dit fondé pour promouvoir les intérêts français au sein de la "reine de l'ouest" dans les élections en cours et lors de l'exposition prochaine. La mission est digne et l'organe vaillant. Plein succès à ses efforts.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*G. Bouton*, Ste-T.—Inadmissible ce premier envoi : mille regrets. Cependant il y a du bon ; travaillez et risquez encore, ça réussira.

M. Régis R., Ottawa.—Carte préparée : à bientôt l'article, qui intéressera les lecteurs.

Gilberte, Montréal.—Vôtre idée a du bon, vraiment. Aussi, LE MONDE ILLUSTRÉ ne renonce-t-il pas du tout à y donner suite. Ça ne pourrait être, de fait, que bien agréable aux lecteurs, surtout quand on arriverait à leur montrer, dans le plein jour qui lui convient, la gentille personnalité qui se dissimule derrière ce cache-nez gracieux, votre nom de Gilberte.

* *

Le Cercle Ville-Marie, la brillante académie des jeunes Canadiens-français catholiques de Montréal, nous a de longtemps habitués à des soirées littéraires de haute marque, où il convie assez régulièrement sa clientèle distinguée. Voilà que, cette fois, il annonce, pour mercredi prochain, le 12 octobre, au soir, un festival de choix. C'est le Révd Père Gaffre, des Frères Prêcheurs, déjà si bien connu partout, avec une conférence sur Christophe Colomb, pour commémorer le quatrième centenaire.

Nous ne doutons pas que l'élite de la société française de Montréal n'y fasse salle comble. Les sièges sont réservés et les billets pourront bien faire prime. Il y a de quoi. Nous souhaitons à chacun de nos lecteurs, amateurs, la bonne fortune de participer à ce régal littéraire.

* *

Sous la direction du professeur Elie Chamoux, les éditeurs de musique Desmarais & Belair, 40, Place Jacques-Cartier, publient mensuellement quelque charmante romance ou chansonnette, sous ce titre général, fort bien justifié par le choix : "Les succès parisiens". La livraison du mois d'octobre vient de nous arriver, et cette gentille romance intitulé "Ouvrez vos blancs rideaux !" tient toutes les promesses qu'avait faites sa devan-

cière : "Si les femmes savaient !" Tous nos compliments pour cette popularité de bon aloi donnée aux œuvres musicales qui le méritent et nos gratitudes aux habiles éditeurs. Leur ateliers d'imprimerie de musique encore tout nouveau, a déjà produit des œuvres de grand mérite, comme la messe de *Requiem* de l'abbé Bourduas, par exemple, le distingué maître de chapelle à Notre-Dame, le chansonnier "Le plaisir au salon", etc., etc. Souhaitons plein succès à leurs travaux, pour l'avancement de la musique nationale. Car, à ne pas s'y tromper, on peut dire, en face de certaines révélations musicales, qu'il y a des trésors d'harmonie encore latents chez les nôtres : la facilité d'édition qu'offre à présent la maison Desmarais & Belair sera peut-être l'occasion d'une éclosion musicale qui réjouira tous les vrais amateurs.

* *

La vaillante revue des jeunes, *Le Glaneur* (*), où nous suivons avec plaisir les productions de quelques-uns de nos collaborateurs, continue bravement son œuvre, inaugurée en juin dernier. Chaque quinzaine la voit croître en âge, en sagesse, en forces . . . et en intérêt. Si la persévérance progressive, dont elle a fait preuve jusqu'ici, continue de briller en elle, son zèle finira bien par triompher, on peut l'espérer avec elle, de l'apathie coupable, trop générale chez nous, en ce qui concerne le progrès des lettres. Son ambition n'est pas grande, à la vérité : ces jeunes travailleurs ne veulent que se former au combat et opérer la parcelle de bien moral dont peut leur être dévolue la tâche, mais leur effort est solide et capable de vaincre. Un seul coup d'œil sur le sommaire de 8ème livraison, qui nous est venue avec les derniers jours de septembre, fera voir qu'ils ont des moyens pour réussir.

On trouve dans ces trente-deux pages de quinzaine—la revue est bi-mensuelle—des contributions variées, comme suit :

Revue générale, par Jules Saint-Elme.—Henry de Tonty, par Benjamin Sulte.—Au *Glaner*, (poésie) de Léon de La Morinerie.—Pourquoi si triste, Pedro.—Les livres : *Le Cœur*, de Chs Fuster, par Jean Ri al — Aux bois, (poésie) par Marie-Louise.—Correspondance, X. X.—Tablettes du savoir, J. A. Chaussé.—Gerbes de modèles, (poésies) reproductions de Pamphile Lemay et André Gérard.—Feuilleton : Le crime des Bruyères, par Jean Rival.—Cueillettes à travers journaux et Revues, Passim.—Glanures d'échos et rumeurs, Pierre et Jacques.—Supplément : Céleste (nouvelle acadienne), par Louis Tesson.

Tous ceux qui lisent devraient se procurer l'agrément de suivre les développements de cet intéressant "Recueil Littéraire des Jeunes."

JULES SAINT-ELME.

FABLE

LE RENARD ET L'OURS

Un renard, pieux personnage,
Tout au service du seigneur,
Faisant ouvrage sur ouvrage
Avec une indicible ardeur,
Un jour, parmi les siens, tombe en grande détresse ;
Car il fallait bâtir temple, autel et maison ;
Et lui, voyait avec tristesse
Que les pères de son canton
Ne pouvaient aussitôt lui fournir la richesse,
L'argent indispensable en telle occasion.
Que faire ? se dit-il ; car ma vocation
Me défend toute œuvre servile.
Eh ! bien, j'irai d'un pas agile,
J'irai résolument parcourir tous ces bois,
Où puyssans et villageois,
Connaissant la terre fertile,
Sont venus fixer domicile,
Par centaines, de tous les lieux,
Et s'engraisser à qui mieux mieux.
J'irai leur demander l'obole d'assistance,
Leur ferai mettre dans ma main
La pieuse part de leur gain
Qu'un motif de reconnaissance
Doit réclamer pour Dieu qui les traite si bien !
Aussitôt fait que dit, et renard en campagne.
Un autre renard l'accompagne :
Tous deux fort adroits et prudents,
Rusés, subtils, insinuants,
Ayant manières engageantes

Et discours des plus éloquents,
Racontant histoires plaisantes,
Chantant des chansons ravissantes,
Bref, ayant toutes qualités
Pour réussir en cette affaire.
Avec un tel talent pour charmer et pour plaire,
Ce fut fête, succès, gloire de tous côtés,
Pour le renard et son compère.
Léopards, éléphants, lions, loups, cerfs et daims,
Emerveillés de tant d'adresse,
Riaient, se pâmaient d'allégresse,
Et venaient à l'envi déposer dans leurs mains
Des offrandes de toute espèce
Ils remportèrent donc un immense butin !

Or, dans le même temps, on vit maître Martin,
Necessiteux d'une autre sorte,
Ours des plus mal léchés, comme chacun rapporte,
Se mettre aussi sur le chemin.
Il s'en allait sentir, gratter de porte en porte,
Croyant, dans sa simplicité,
Ou mieux, dans sa stupidité,
Qu'il aurait le même avantage
Que le précédent personnage.
Sans en avoir, hélas ! la moindre qualité.
Il était lourd, badaud, sans esprit, sans ressource,
Allait tête basse en sa course,
Ne savait rime pour chanter,
Aucune histoire à raconter,
Bref, rien pour amuser et plaire.
Et que dire de son compère ?
Un autre ours était avec lui,
Pareille horreur, pareil ennui.
Il arriva ce qu'on en pense :
Le couple hargneux fut éconduit.
"Arrière cette hideuse engeance !
Haro sur les oursons !" fut le cri général ;
On se crut en plein carnaval !

Nos deux penauds alors, d'une allure comique,
Saisis d'une frayeur panique,
Plus vite qu'ils n'étaient venus,
Se sauvèrent, tout dépourvus.
Et pour exercer sa vengeance,
Maître Martin, fort irrité
De cette impardonnable offense
Fait à l'oursonne majesté,
Tint ce discours : "Non pas si bête !
On ne me verra plus en telle mission.
Mourir plutôt que je ne quête
En si détestable canton !
Ils veulent histoire et chanson,
Que ce soit jour de grande fête :
Eh ! bien, j'en jure par ma tête,—
Ce serait trop indigne,—non,
Je ne veux pas, je le répète,
M'abaisser de telle façon.
Moi donc ! entreprendre de plaire !
Quelle besogne ! quelle affaire !
Si l'agrément est nécessaire
Avec la science et la raison,
C'est une abomination.
Il faut vraiment être sordide
Comme cet indigne renard,
Flatteur, filou, traître, bavard,
Pour remplir escarcelle vide
A force d'esprit et d'égard.
Poli, dit-on . . . Quelle disgrâce !
C'est bien plutôt se dégrader.
Au milieu de la populace,
Aller, traînant une besace,
Et rire, chanter, gambader,
Quelle épouvantable bassesse !"

L'ours, en besoin de s'excuser
Sur son manque de gentillesse,
Préférerait blâmer la sagesse
Point il ne pouvait point user,
N'en ayant pas à proposer.

C'est ainsi qu'à travers le monde,
Les sots les fous, les malotrus,
Dans leur ignorance profonde,
Dans leur malice furibonde,
Condamnent l'esprit, les vertus.
Les plus glorieux attributs,
Et leur lancent leur bave immonde.
Ils posent partout ici-bas
En régenteurs du savoir-vivre.
Les insolents ! . . . Ne faut-il pas
Les fuir, non, plutôt les poursuivre.
Les combattre jusqu'au trépas ?
Prions le Ciel qu'il nous délivre
De cet odieux embarras.
Et puis, moquons-nous sans scrupules,
De ces êtres si ridicules,
Envieux et jaloux, vains, stupides et fats !

J. D. Burque, P^{tes}

(*) 1588, rue Notre-Dame : \$2.00 par an.

Fort Kent, Maine.

LE 4^{EMÉ} CENTENAIRE DE L'AMÉRIQUE

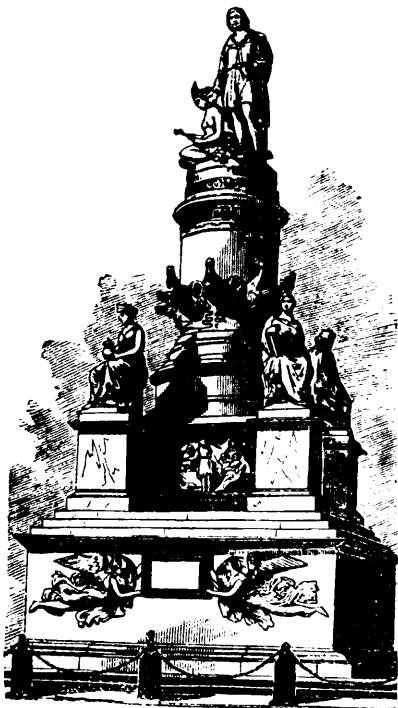
CHRISTOPHE COLOMB



OUS l'avons dit, le MONDE ILLUSTRÉ tient à faire sa large part pour célébrer dignement la mémoire de ce grand événement historique, qui excite à si bon droit notre intérêt le plus vif, à nous tous du Nouveau-Monde. Au nom de la race française de ce continent, dont notre journal est bien près de se trouver

le seul organe illustré, nous voulons donner les détails les plus complets possible et les plus intéressants sur le Découvreur immortel dont des centaines de millions d'hommes acclament le nom, à l'heure présente. On ne s'étonnera donc pas de nous voir consacrer, encore cette fois, de nos pages à Christophe Colomb.

Où est né le grand homme, on ne le sait pas. Nombre de petites villes, comme pour le chantre de l'*Odyssee*, en Grèce, se disputent l'honneur de l'avoir vu naître. Cogoletto, près de Gênes, semble, entre toutes, être sa patrie. On y voit une maison modeste, sur les murs de laquelle se lisent ces mots : "Halte, voyageur. C'est ici que Colomb a vu le jour. Pour le plus grand homme du monde, quelle petite maison ! Il n'y avait eu, jusqu'à lui, qu'un seul monde ; il y en a deux, dit-il, et il le prouva."



Monument de Colomb à Gênes

Quoiqu'il en soit, du reste de l'endroit exact où il naquit, il est certain que Colomb appartient bien réellement à la race génoise. Aussi Gênes, l'antique métropole, peut être fière de sa gloire incontestée et elle a bien fait de le proclamer hautement et par le monument qu'elle a élevé à la mémoire de son illustre enfant, et par les fêtes internationales, si belles, qu'elle a données en son honneur.

On ignore l'année de sa naissance, mais ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut étudiant à l'université de Pavie, et que, à l'âge de quatorze ans, il s'embarqua déjà pour ses longs voyages de mer. De ces premiers voyages Colomb a pu dire : "Sur toutes les eaux qu'aucun vaisseau a jamais sillonnées j'ai vogué à mon tour."

De ces voyages et d'études consciencieuses et prolongées auxquelles il s'était livré, par inclination, dès sa première jeunesse, Christophe Colomb avait acquis la certitude que la terre avait la forme sphérique et qu'il existait sûrement une autre hémisphère que celle déjà connue. Il soutint cou-

rageusement, et fidèlement cette opinion, chez lui bien arrêtée en dépit des sarcasmes des docteurs de Salamanque qui déclarèrent irréalisable son dessein de découvertes et incroyable "cette folle idée de l'existence d'antipodes ; d'êtres marchant la tête en bas ; d'arbres croissant avec leur feuillage suspendu dans le vide ; de pays où il pleuve ou neige de bas en haut" et autres anomalies, qu'ils prétendaient même contraires aux données de la Sainte-Ecriture.

Les contemporains de Colomb ne surent jamais lui rendre justice. C'est Voltaire qui a écrit : "Lorsqu'il promettait une hémisphère nouvelle on soutenait qu'elle ne pouvait exister, et lorsqu'il l'eut découverte on affirma qu'elle était connue depuis longtemps."



Colomb expliquant ses plans

Rebuté une première fois par Ferdinand et Isabelle, alors occupés à chasser de leurs royaumes de Castille et de Léon les Maures, jusques en Afrique, Colomb s'en alla, découragé, frapper à la porte du couvent de La Rabida, tenant par la main son fils Diego encore enfant, pour y demander asile et soutien. Ayant été accueilli, il rencontra là Juan Perez de Marchena et Garcia Fernandez, qui devinrent ses amis et des aides puissants à ses efforts. Il voulait partir en France, chercher meilleur accueil à la cour du roi très chrétien qu'à celle de leurs Majestés catholiques ; ses nouveaux amis l'en dissuadèrent.

Perez, très passionné pour la géographie, et qui avait été confesseur de la reine Isabelle, se constitua médiateur, et après quelques succès encore, finit par obtenir d'elle et de Ferdinand leur royale protection pour l'audacieux et entreprenant navigateur. Celui-ci fut mandé à la cour, à Santa Fé, le 14 avril 1492 et obtint les conditions qu'il désirait pour son entreprise : à savoir qu'il serait fait amiral sur le champ, qu'il aurait la vice-royauté des pays qu'il pourrait découvrir, avec un dixième des gains qui en résulteraient, par commerce ou conquête.

C'est au petit port de Palos que la flottille de Colomb quitta la terre d'Espagne, en ce mémorable vendredi du 3 août 1492.

Lorsqu'ils perdirent de vue le pic de Ténériffe, ce dernier avant poste du vieux monde, les matelots de Colomb virent le ciel en flammes et la mer rougie comme si elle eut roulé des flots de sang. Pour ces esprits superstitieux c'était un présage de malheur, contre lequel eut grand-peine à réagir toute l'éloquence du vaillant amiral.

Mieux que ces détails préliminaires, on connaît le reste du premier voyage de Colomb, avec ses frayeurs et ses espoirs, ses angoisses et ses joies, la révolte de ses marins et sa magnanimité résolue qui rétablit le calme, sa confiance sans borne qui ne sollicite, comme extrême faveur avant de s'abandonner à la vengeance des mutinés, que trois jours de grâce, bien assurée du succès.

Et puis, après, retentit dans l'histoire le cri sublime, inexprimable : "Terre, terre !" Le nouveau monde, pour la première fois, apparaissait à un œil européen, le 12 octobre 1492,—il y aura quatre cents ans le 21 octobre 1892, à cause de la nouvelle chronologie

Qui dira la joie immense que ressentit alors l'immortel Rêveur,—comme le nommaient ses envieux ! Ses actions de grâce aux Tout-Puissants, qui avait soutenu et béni l'effort de son génie, durent être sans bornes comme sa reconnaissance.

La prise de possession effectuée, selon le rite catholique, en plantant la croix et l'étendard espagnol, Colomb s'en va rendre compte de sa mission.

Par un gai matin ensoleillé du printemps de 1493, on vit rentrer dans le port de Palos un bâtiment désarmé par la tempête. Colomb est de retour ; et toute l'Espagne est frappée d'étonnement, car on croyait le Découvreur depuis longtemps enseveli au fond de l'océan avec toute son expédition. Mais il revient, chargé de riches trésors, et révèle au vieux monde un monde nouveau. De l'or, des armes singulières, des oiseaux, des bêtes inconnues, et surtout neuf indigènes qu'il a amenés pour les faire baptiser, voilà les trophées de sa victoire.

Aussi l'accueille-t-on en triomphateur ; on le comble d'honneurs ; on en fait un grand d'Espagne. Et cependant, Colomb garde partout cette piété, cette douceur, cette bienveillance envers ses compagnons, cette prudence consommée qui sont les traits distinctifs de son noble caractère.

Heureusement le grand chrétien est prêt à faire face aux plus dures épreuves comme à cette troublante prospérité ; car, en effet, le vent va bientôt changer. La jalousie envieuse le poursuit de ses rancunes misérables. Il n'est pas plutôt reparti pour aller prendre possession de son gouvernement vice-royal que de vils courtisans s'acharnent à sa perte. On va même jusqu'à faire envoyer un espion pour lui créer des difficultés, et ce lâche, ce traître aventurier, sans raison comme sans autorité, dépouille de ses fonctions l'auguste vieillard—car Colomb est devenu un vieillard—le jette dans les chaînes au fond du *Gorda* qui ramène ainsi, chargé de fers, à l'Espagne, celui qui l'a dotée de tout un monde.

C'en était fait de Colomb : cette extrême épreuve anéantissait ses énergies, paralysait ses efforts. On lui offrit bien vite sa liberté personnelle, il refusa : on lui avait ravi son bien le plus cher, l'exercice de sa libre volonté.

Plus tard, il céda bien aux instances de Ferdinand, aux larmes d'Isabelle et fit encore, malgré son grand âge, deux voyages vers les terres d'Amérique, mais il n'eut plus l'enthousiasme de ses premières traversées. Il explora cependant un peu ces terres vierges qu'il avait découvertes, mais il souffrit toutes sortes d'épreuves et de contrariétés jusqu'à se voir refuser la permission d'abriter sa flotte battue par la tempête dans le havre d'une île dont il avait lui-même révélé l'existence.

Abattu, découragé, vaincu par tant de déboires, il revint en Espagne, cette ingrate patrie adoptive qu'il avait enrichie et glorifiée et qui, pour tout cela, ne lui donna qu'un tombeau.



Retour du Découvreur auprès de Ferdinand et Isabelle

En effet, lorsque fut morte la magnanime Isabelle, sa protectrice, peu de temps après son dernier retour, Ferdinand, oublieux, laissa Colomb finir ses jours dans l'obscurité absolue et l'excessive pauvreté.

Enfin, le corps ruiné au service de son pays, le

cœur blessé par tant de fausses promesses et de basses intrigues, l'âme endolorie en face de l'indifférence et du mépris qui l'accablaient, le décourvreur mourut le 20 mai 1506.

Pas plus que Colomb n'avait goûté de repos pendant sa vie, ses dépouilles mortelles ne connurent de tranquillité après sa mort.



Tombeau de Colomb, dans la cathédrale de la Havane

Inhumés d'abord à Valladolid, ces restes précieux furent transportés d'abord à Séville, au monastère de Las Cuevas. De là on les amena, dans la suite, à Hispaniola (Saint-Domingue), et ils furent déposés dans la cathédrale. Après la conquête de cette île par les Français, le corps du grand Génois fut porté à la Havane, et c'est là, dans la cathédrale, à l'abri de ce monument que nous illustrons, qu'il repose encore aujourd'hui.

Si les contemporains de Colomb lui ont refusé la gloire en proportion de ses immenses mérites, la revanche que prend la mémoire de ce grand homme est splendide, à présent. Cette solennité universelle qui va avoir pour centre et pour foyer l'Exposition Colombienne de Chicago, va rester comme un monument impérissable et digne des hauts faits accomplis par ce sublime chrétien.

En les Saint-Euse

MON DOCTEUR



ÉTAIT un bel et gros homme que le docteur, le gros docteur de mon petit village. A la beauté de la femme il joignait la souplesse de l'homme ; il avait des yeux angéliques et un bras de fer. Amateur d'armes, il revenait toujours victorieux d'un exercice au fleuret avec son bambin de six ans.

Nageur émérite, il descendait la rivière sur une longueur de six milles... en voiture, sur la grève. Chasseur des plus adroits, il revenait toujours avec un carnier rempli de canards... tués dans l'étang du troisième voisin, et, pas plus fier pour tout cela, il avait le don de persuader aux gens que c'était des canards sauvages.

Nous ne dirons rien de ses pêches merveilleuses, il y a trop de secrets dans ces petites excursions.

Parlerons-nous de ses mœurs, elles étaient exemplaires. Pour un homme tempérant, c'était un homme tempérant, ne buvant jamais... Ah ! jamais, sans doute il y avait bien le petit coup d'appétit, trois ou quatre fois par jour, et puis

quand un ami venait, ou lorsqu'un client payait sa note, il ne fallait pas être grossier, un médecin est un homme, après tout.

D'un caractère aimable, d'une humeur gaie, ayant parfois de petites colères, de très courte durée, ce brave médecin était universellement estimé dans la paroisse, et il l'est toujours, car il vit encore le docteur, le gros docteur de mon petit village. Il devra y laisser ses os, si vraiment il y a des os sous cette masse de chair pétrie d'intelligence et d'esprit.

Qui aurait pensé qu'un homme de cette trempe pût avoir des émotions, souffrir, pleurer. On aurait cru la chose impossible, et bien c'est vrai, j'ai vu oui, j'ai vu pleurer le docteur. Des larmes feintes ? Non ! Une douleur simulée ? Non ! la cause du mal était trop vive, c'était à propos d'une... mais allons-y méthodiquement.

C'était un dimanche, je trouvai le docteur affaissé dans un grand fauteuil, les bras en suspens, la figure pâle, les traits décomposés.

—Vous êtes malade, pour un médecin ce n'est pas permis.

—Malade, non, mais je souffre, et de sa grosse main potelée il montrait son cœur, ce pauvre cœur qui battait violemment.

—Comment, vous ! Je ne comprends pas...

—Elle m'a trahi, ils m'ont trahi... oh ! les lâches...

Je n'ai pas le cœur sensible à l'excès ; je suis aussi fort que le commun des mortels, et, dans ma carrière, j'ai maintes fois l'occasion d'assister à des spectacles navrants, de voir couler des larmes amères, d'entendre des cris perçants venant d'un cœur blessé. J'ai bien connu aussi les souffrances de l'amour trompé, j'ai vu un amant se briser le crane d'un coup de revolver, j'ai vu un malheureux se précipiter dans le fleuve pour y laver la plaie saignante de son cœur, et pourtant, en voyant le docteur affaissé, écrasé sous le poids d'une douleur qui me paraissait immense, j'ai souffert à mon tour, car je craignais de deviner la vérité. Brusquement je lui saisis la main.

—Voyons, vous êtes homme, qu'y a-t-il, parlez ?

D'une voix navrante, il me répondit :

—Elle était si bonne, je l'aimais tant. C'est elle qui me fortifiait, me soulageait lorsque je revenais fatigué, brisé d'une longue visite aux malades. C'est à elle que je m'adressais, secrètement ; mes lèvres pressaient ses lèvres toujours ouvertes, et c'est avec regret que je voyais le fluide s'évaporer lentement. Je devenais joyeux, fort, solide, après l'avoir pressée sur mon cœur. Ah ! comme je l'aimais. Aujourd'hui, tout est fini, et, quand je suis arrivé ce matin, trempé jusqu'aux os, malade, énervé, elle n'était plus là, elle m'avait trahi, les brigands me l'avaient enlevée. Ah ! les lâches, qu'ils prennent garde, je me vengerai.

Vrai, c'était bien vrai, le docteur aimait, et l'objet de son amour s'était envolé.

—Mais docteur, lui dis-je, vous êtes marié ; vous avez une femme, belle et aimante, et vous entretenez un amour coupable et vous regrettez la trahison...

Le docteur se leva brusquement ; ses yeux lançaient des éclairs, son poing me menaçait ; jamais je ne l'avais vu si terrible.

—Que veux-tu dire ? tu ne comprends donc pas. Celle que j'ai perdue, c'est ma bouteille de cognac que des amis m'ont enlevée, et je ne puis en avoir d'autre aujourd'hui, puisque c'est dimanche....

—Ah ! bah !....

Mathias Pilson

LE CHOLÉRA ET LES PROCESSIONS RELIGIEUSES EN RUSSIE

(Voir gravure)

L'apparition du choléra a donné dans divers pays un nouvel essor à la ferveur populaire.

En Russie, notamment, dans les villes et les villages, malgré l'avis des corps médicaux, le gouvernement a laissé le clergé organiser des processions et des pèlerinages ; et, à coup sûr, cette tolérance,

si elle ne répond pas absolument aux exigences de la science, qui craignait les agglomérations d'individus, n'a pu, toutes choses considérées, que produire de bons effets.

Le peuple russe, si foncièrement religieux, a pu, grâce à ces solennités, vaincre la peur, l'un des plus terribles agents de propagation de l'épidémie.

Notre gravure représente la procession qui a eu lieu à Saint-Petersbourg dans les premiers jours du mois d'août. Entre les rangs d'une foule recueillie, le cortège s'écoule lentement. Les diacres, portant les bannières des principales églises, ouvrent la marche ; ils sont suivis des desservants de ces églises et du chœur qui récite sur un rythme lent et pénétrant les paroles de supplications redites à voix basse par les assistants. Puis, viennent les saintes images miraculeuses, portées par des fidèles, et les hauts dignitaires de l'église.

La procession, après avoir fait le tour des églises et circulé dans les voies principales, rentra dans la cathédrale, grossie par le flot des fidèles.

NOUVEAU FEUILLETON

A la suite d'un roman aussi empoignant que "Carmen", celui de nos deux feuilletons qui prend fin avec ce numéro-ci, LE MONDE ILLUSTRÉ ne pouvait entreprendre la publication que d'une histoire plus intéressante encore ; afin de mériter mieux la faveur toujours croissante de ses nombreux lecteurs. C'est dans cette pensée que nous avons choisi notre prochain feuilleton qui viendra bientôt doubler celui de "La Belle Ténébreuse", si attrayant déjà. Nous allons donner une œuvre de maître. Elle aura grand succès.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de SEPTEMBRE a eu lieu samedi, le 1er octobre dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	51....	\$50.00
2e prix	No.	2,411....	25.00
3e prix	No.	33,307....	15.00
4e prix	No.	27,404....	10.00
5e prix	No.	9,045....	5.00
6e prix	No.	20,324....	4.00
7e prix	No.	3,172....	3.00
8e prix	No.	2,124....	2.00

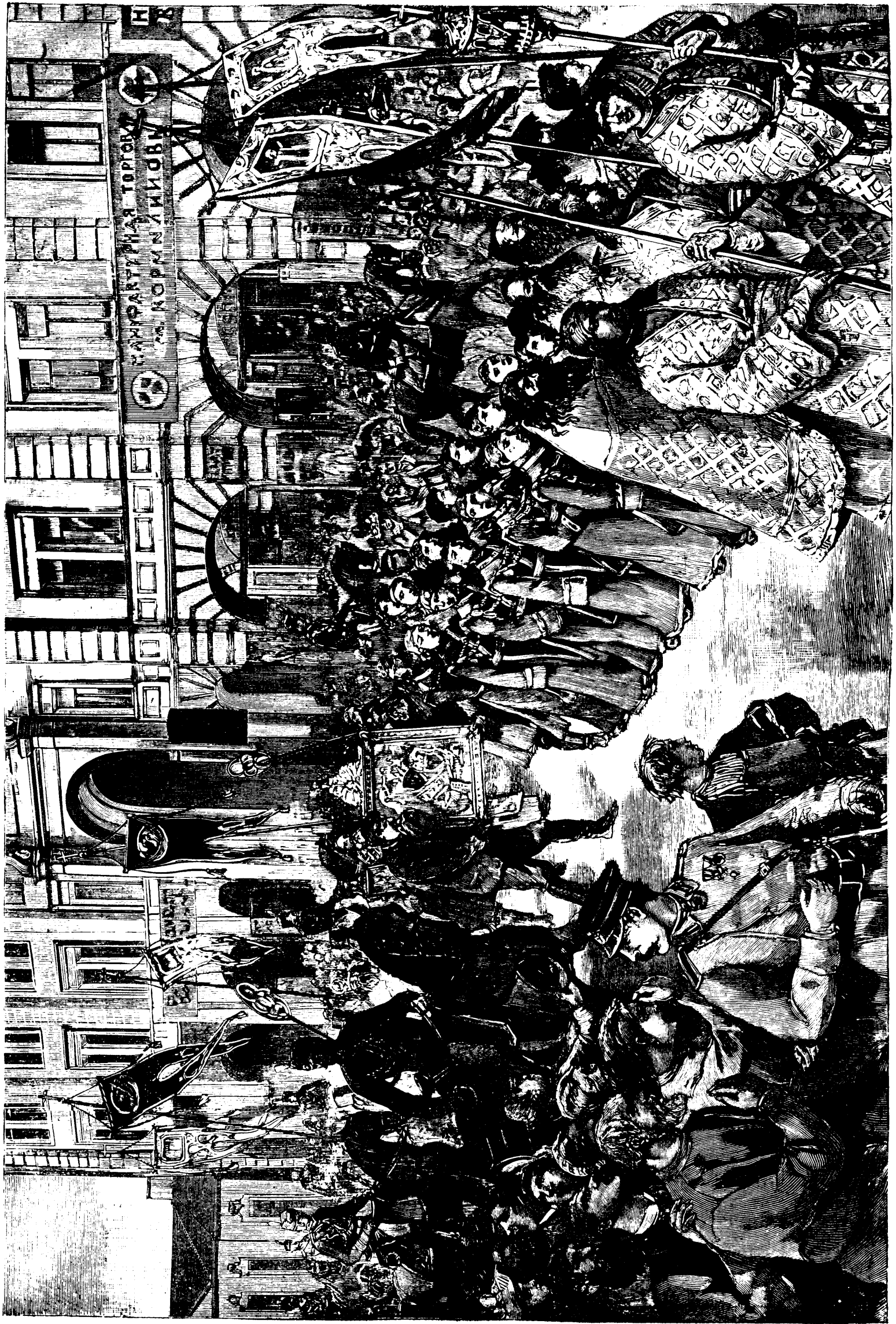
Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

137	4,528	13,120	20,981	28,654	32,429
347	5,128	13,164	21,169	28,993	32,939
588	6,053	14,458	21,309	29,056	33,121
859	6,094	14,787	21,603	29,313	34,594
912	6,243	15,806	22,103	29,350	36,238
1,347	6,862	16,717	23,199	29,357	36,558
1,508	8,102	17,174	24,050	29,620	37,699
2,174	9,031	17,402	25,249	29,933	38,081
2,724	9,291	17,569	25,597	30,889	38,508
3,469	10,606	17,783	25,649	30,959	39,051
4,042	10,812	18,106	27,318	30,993	39,144
4,128	11,046	18,596	27,810	31,148	39,354
4,156	11,449	19,252	27,988	31,822	39,413
4,311	12,353	19,925	28,547	32,212	39,555
4,488	12,833				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

LA SALSEPAREILLE DE HOOD guérit absolument toutes les maladies causées par l'impureté du sang, et elle refait le système.



LE CHOLÉRA EN RUSSIE — PROCESSION DANS LES RUES DE SAINT PÉTERSBOURG POUR CONJURER L'ÉPIDÉMIE

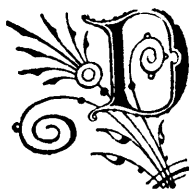


LA CATHÉDRALE CATHOLIQUE DE LA HAVANE OÙ COLOMB EST INHUMÉ



COLOMB DANS LES CHAINES A BORD DU "GORDA"
LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

LES REVENANTS DE PORT-ROYAL



DEPUIS longtemps—dit un correspondant du *Halifax Herald*—on merapportait qu'une ancienne habitation de la route Clément, près d'Annapolis, était hantée, et qu'il s'y passait des choses, qu'on y voyait des apparitions qui faisaient dresser les cheveux sur la

tête. Un homme sans tête, portant l'uniforme du soldat français d'il y a un siècle et demi, marchait, me disait-on, dans une certaine chambre ; une femme aveugle versait des larmes, sur une chaise, puis un grand bel officier montait l'escalier, allait à la porte de la grande salle, revenait sur ses pas à la tête de l'escalier, et roulait du haut en bas avec un bruit épouvantable. Puis, bien souvent, on entendait des coups de pistolet. Tout cela arrivait toujours le même soir, une fois le mois, c'est-à-dire le quatrième jour. Je n'en croyais pas un mot, mais tout de même ces récits fantastiques me taquinaient énormément, et un bon jour je résolus d'en avoir le cœur net.

Donc, le 4 décembre 1887, déguisé en colporteur, je frappais à la porte de la maison soi-disant hantée et demandais à couvert pour la nuit, ce qui me fut accordé. Sous le prétexte d'être fatigué et de m'endormir, je demandai à me coucher. Mes hôtes se jetèrent un regard furtif. La femme murmura quelques mots à l'oreille de son mari ; je ne surpris que ceci "la grand chambre dedevant." Cinq minutes après je me trouvais dans cette chambre, mais j'étais loin de vouloir dormir. Je me déshabillai, baissai la lumière de ma lampe et me mis au lit. Il y avait bien deux heures que j'y étais et je commençais à me dire que je ne verrais rien, et que toutes les histoires que j'avais entendu raconter n'étaient que des racontars de vieilles femmes. La porte, que j'avais laissée entrouverte, fut soudain légèrement poussée, et je commençai à devenir nerveux. J'étais tout yeux et tout oreilles. L'instant d'après je vis une grosse forme s'avancer vers la lampe. Elle n'avait pas de tête ; c'était donc le soldat sans tête que j'avais vu. Alors je l'avoue, j'aurais donné mon dernier sou pour être loin de là. Mais je devais assister à toute la cérémonie. Il faisait noir, et je tremblais de tout mon corps. Cependant je pris mon courage à deux mains et j'allai rallumer la lampe, mais je revins au lit en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Après une attente assez longue et surtout peu agréable, mon attention se tourna à l'autre bout de la chambre, en face du pied de mon lit. Au lieu d'une vieille femme assise sur une chaise et pleurant, je vis la forme d'une jeune femme. Je ne pouvais lui voir le visage, mais ses habits étaient anciens et étranges. Elle y resta quelques minutes, et elle disparut comme une ombre.

J'avais grand hâte qu'il fit jour et j'étais résolu de ne plus jamais chercher les apparitions. Le jour vint enfin, et dès que j'eus entendu le bruit des membres de la famille qui s'étaient levés, je descendis. Je mangeai bien peu au déjeuner. La maîtresse de la maison, voyant que j'étais pâle, me demanda si je n'avais pu dormir. Je lui racontai tout ce que j'avais vu. A son tour elle me déclara que personne n'avait couché dans cette chambre, depuis des années, à cause de la réputation qu'elle avait d'être hantée. Pour sa part elle n'avait jamais vu les apparitions, mais elle était convaincue de leur existence, et quelque temps auparavant elle avait décidé que le premier étranger qui viendrait demander à couvert coucherait dans la chambre. Ces apparitions, me dit elle, se rapportent à une bien étrange histoire qu'elle tenait de sa grand-mère, qui avait habité la maison longtemps avant elle.

Il y a environ cent cinquante ans vivait, à Honfleur (France), un marchand de pain et de vin, qui avait une bien jolie fille. Sa figure était d'une grande beauté, ses yeux bleus, sa chevelure grosse et châtain, son teint rose. Elle avait dix-huit ans quand Jean Paradis, l'homme de confiance de son père, ayant trouvé le chemin de son cœur, eut

la promesse de sa main ; il était fier de sa conquête.

Parmi les militaires stationnés dans la ville, se trouvait un brillant jeune officier, qui visitait souvent l'établissement du marchand de vin ; dans une de ses visites, il y rencontra la belle Madeline,—c'était le nom de la jeune fille,—et il en devint fort amoureux. Il se fit inviter par la famille et, après quelques visites, il fit une déclaration d'amour à la jeune fille, lui offrit son cœur, sa main et sa fortune. Bien que Jean ne fût ni riche ni distingué, Madeline l'aimait passionnément. L'officier apprit bientôt la vérité, et il s'éloigna la rage dans le cœur. Elle lui avait avoué ses préférences pour Jean, et cela l'avait blessé dans son orgueil. L'idée qu'on lui préférerait un commis le choquait.

Peu après son entrevue avec Madeline, l'officier fut envoyé en Acadie avec son régiment, et stationné à Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. A cette époque, la France et l'Angleterre se disputaient la suprématie dans cette partie de l'Amérique du Nord.

Madeline et Jean se marièrent peu après, et ils vivaient heureux quand, un jour, le sort désigna Jean pour l'armée. Il devint soldat dans la garnison où était l'officier, son rival. Jean ne savait absolument rien de l'amour de l'officier pour sa femme, mais celui-ci reconnut Jean, et son ancien amour se réveilla en pensant à la jolie femme. Cet amour devint une véritable passion, et il détestait Jean de toutes ses forces.

Un soir, en méditant son triste sort, l'officier résolut que, s'il ne pouvait posséder celle qu'il aimait, nul autre ne la posséderait ; alors il lui vint à l'idée de mettre un terme à l'existence du pauvre soldat, afin que, à son retour en France, il pût gagner l'affection de la veuve de celui qu'il avait assassiné.

Une après-midi, Jean fut envoyé comme sentinelle à un poste dangereux, car le pays fourmillait alors de Sauvages hostiles, et c'était à un nouveau poste que Jean se rendait. Quand une autre sentinelle s'en fut pour relever Jean de sa faction, on le trouva mort, décapité, et un tomahawk à quelques pas de son cadavre. Son corps fut porté au fort et enterré, et le commandant écrivit à la jeune veuve que son mari avait été tué par les sauvages ; il lui exprimait la douleur et la sympathie qu'il éprouvait pour elle dans son malheur.

Pauvre Madeline ! elle eut le cœur brisé quand elle reçut la triste nouvelle, mais elle se résigna au veuvage.

Deux années plus tard, l'officier retournait en France à la recherche de Madeline. Il la trouva, aussi belle que jamais sous ses vêtements de deuil. Le colonel Freiveur visita souvent la maison de Madeline, et un bon soir il renouvela sa demande en mariage, que celle-ci finit enfin par accepter. Après leur mariage, ils passèrent à Port-Royal et vinrent loger dans l'habitation * * *, qui est aujourd'hui la seule maison française qui reste dans cette région.

Ici, Madeline prit en amitié une vieille sauvage qu'elle visitait le fort pour vendre du gibier. Elle conversait souvent avec la "femme des bois" et lui répétait l'histoire de la mort de son premier mari. Bien qu'elle fût la femme d'un autre, elle conservait vivace au fond de son cœur la mémoire de son défunt Jean.

Un jour, un messenger se présenta à elle en lui disant que la vieille sauvage se mourait et voulait la voir. Arrivée au wigwam, la moribonde l'attira à son chevet et lui fit une confidence qui remplit Madeline d'horreur.

Le jour de la mort du jeune soldat—l'époux de Madeline—elle était dans le bois cueillant des herbes et des racines. Un officier passa près d'elle sans la remarquer. Son air, aussi bien que sa démarche, éveillèrent ses soupçons, et elle le suivit. Elle le vit s'approcher de la sentinelle, lui donner un coup de tomahawk sur la tête, et le soldat tomba sans vie sur le sol. Deux ou trois autres coups lui séparèrent la tête du tronc ; alors l'officier jeta son arme à côté du cadavre et s'éloigna.

Cet homme n'était autre que le mari actuel de Madeline. Jusqu'alors la vieille sauvage avait craint de révéler le crime, et les membres de sa tribu avaient injustement porté la responsabilité

du meurtre ; mais, sur son lit de mort, elle se sentait obligée de parler.

Le cœur brisé, Madeline s'éloigna en toute hâte du wigwam. Son premier amour se réveilla plus fort que jamais ; d'un autre côté elle était remplie de mépris et de haine pour celui qu'elle avait pour second mari.

Il nous reste peu de chose à ajouter.

Ce jour-là l'officier était absent à la chasse, et, à son retour à une heure avancée de la soirée, il n'eut pas le temps de se rendre à la grand chambre. A peine avait-il pénétré dans l'escalier qu'il se trouvait en face de Madeline qui, debout à la porte de la chambre, la figure toute décomposée et pâle, lui cria " Ah ! assassin ! " en lui présentant la gueule d'un pistolet. Vif comme l'éclair, il tourna sur ses talons et courut à l'escalier, mais Madeline tira à l'instant et son cadavre roula de marche en marche jusqu'en bas. En entendant le bruit des domestiques accoururent. Quand ils pénétrèrent dans la grand chambre Madeline gisait, morte, sur le parquet ; elle s'était envoyée une balle dans la tête.

Telle est l'histoire de la maison hantée de Port-Royal.

L'écrivain déclare qu'il croit maintenant fermement aux esprits, mais que plus jamais il ne cherchera à se mettre dans leurs jambes.

NOTES ET FAITS

Définitions humoristiques

Les oiseaux sont des porte-plumes.

Les arbres sont des porte-feuilles.

Les femmes sont des porte-manteaux.

Les dessinateurs sont des porte-crayons.

Les percepteurs sont des porte-monnaies.

Les filous sont des vide-poches.

Les cordonniers sont des hommes de poir et de mesures.—PAUL CALMET.

* * * *

Variétés théâtrales

La coutume de siffler les hommes et leurs ouvrages paraît appartenir à des temps fort reculés, puisque l'histoire ancienne nous apprend que les Péloponésiens sifflèrent le roi Philippe de Macédoine, un jour qu'il assistait aux jeux olympiques.

Il ne faut donc considérer que comme une malice à l'adresse d'un de ses rivaux l'épigramme célèbre, où Racine explique à sa façon l'origine des sifflets au théâtre. Selon lui, ou plutôt selon certain acteur qu'il fait intervenir dans une discussion à ce sujet :

Quand sifflets prirent commencement,
C'est—j'y jouais, j'en suis témoin fidèle—
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

* * * *

Histoire de la table

Privat d'Anglemont a publié jadis un très curieux livre sur les industries parisiennes plus ou moins bizarres.

Le *Musée des Familles* nous apprend que dans la vieille Rome il y en avait de non moins singulières. Il fut un temps à Rome, dit ce journal, où il y avait des experts gourmets en titre, chargés de distinguer si certains poissons avaient été pris à l'embouchure du Tibre ou plus avant, si les foies d'oies provenaient de bêtes engraisés avec des figues fraîches ou des figues sèches. Ces experts étaient regardés par les amis de la bonne chère comme des hommes essentiels dans l'Etat.

On sait, d'autre part, que les engraisseurs de grives ayant reconnu que les figues données pour aliment à ces oiseaux produisaient un bien meilleur effet quand elles avaient été mâchées par des hommes, il y avait des gens faisant profession d'être mâcheurs de figues pour les grives.

* * * *

Pas encore enterré

Peu de gens savent que le dernier roi d'Espagne, Alphonse XII, qui est mort il y a six ans, n'est pas encore enterré. Seulement, enveloppé de toile fine, le corps du roi défunt repose sur une

dalle, près d'une source qui coule dans une caverne, au flanc de la montagne sur laquelle est construit l'Escorial. Il y restera jusqu'à ce qu'il ait atteint les caractères particuliers d'une momie ; il sera alors placé dans la niche qui lui est destinée dans cette merveilleuse voûte de jaspe, qu'on voit sous la grande coupole de l'Escorial, où reposent seuls les restes des rois d'Espagne et de leurs mères.

Quelques corps, notamment celui du père de la reine Isabelle, sont restés sur la dalle de vingt à vingt-cinq ans, avant d'être dans les conditions voulues pour être transportés sous la voûte.

La caverne s'appelle le *Pudrido*.

Il ne faut pas trop s'étonner de ces faits ; en divers pays il y a des sources pétrifiantes nombreuses. Dans les musées, nous voyons des fruits, des animaux, conservés grâce aux eaux chargées de carbonate de chaux venant pour ainsi dire calcarifier toute chose.

* * * *

Impiété punie

M. Arsène Houssaye, — ce n'est pas un catholique cependant, — certifie l'authenticité suivante :
Je chassais à Bruxelles, avec un de mes amis qui professait l'athéisme. Mon scepticisme ne m'empêchait pas de saluer au passage Jésus-Christ sur son calvaire. Passant devant le Christ du mont Saint-Pierre, je saluai gravement ; mon ami éclata de rire.

—Tiens, me dit-il, tu vas voir comment je fais le signe de la croix.

Il appela son chien, lui mit sa casquette et lui secoua la tête pour qu'il saluât. Ce ne fut pas assez, il lui prit la patte et le fit faire le signe de la croix. La pauvre bête se mit à aboyer douloureusement, étrangement, furieusement.

—Eh bien ! es-tu content ? dis-je à mon ami.

—Très content, me répondit-il, mais il était pâle comme la mort.

Nous chassâmes comme de coutume, mais voilà qu'à notre retour, repassant devant la même croix, mon ami se mit à aboyer tout comme un chien, avec un cri plus désespéré encore. Je croyais que c'était un sacrilège de plus, mais je vis à sa figure que cet aboiement était involontaire. Un instant après, il se remit, essaya de rire comme s'il eut joué la comédie. Mais en rentrant chez sa mère, une sainte femme, il aboya, puis le surlendemain, puis toujours . . .

* * * *

Pot de pensées

En République, le *verbe* est tout. Le citoyen est heureux sous ce régime, parce qu'il n'est pas *sujet*.

Ce qui différencie surtout le civil du militaire, c'est que, dans le civil, on envie celui qui a le sac, tandis que, dans le militaire, on le plaint.

La femme qui vous tape dans l'œil n'est pas loin de vous taper le porte-monnaie.

Les amoureux ressemblent aux ivrognes : ils voient double ou trouble.

Plus les littérateurs sont gras, plus la littérature est maigre.

Se marier, c'est faire une fin. Ce n'est pas toujours faire preuve de finesse.

Les peuples ennemis ressemblent à deux amoureux : ils échangent leurs feux.

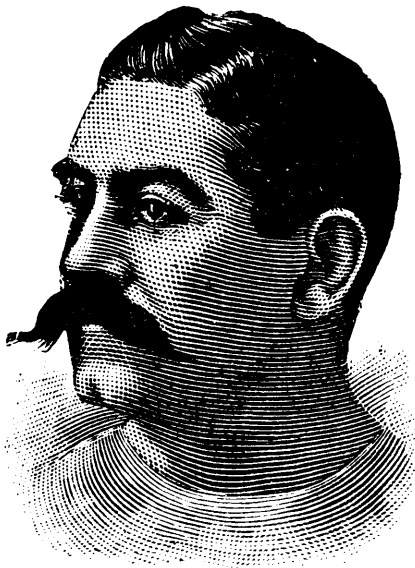
Dédié aux cordonniers : La meilleure de toutes les semelles est celle qui est fabriquée avec de la langue d'ivrogne, car elle ne prend jamais l'eau.

EMPOISONNÉ PAR LA SCROFULE

C'est l'histoire de bien des existences rendues misérables sans qu'il y ait de leur faute. La scrofule, plus que toute autre, est une maladie héréditaire, et pour cette raison bien simple : Provenant de l'impureté ou de l'insuffisance du sang cette maladie séjourne dans les lymphatiques, composés de tissus blancs ; il y a une période de la vie du fœtus où tout le corps est composé de tissus blancs et c'est pourquoi l'enfant à naître est tant exposé à prendre cette affreuse maladie. Mais il existe un remède à la scrofule, acquise ou héréditaire. C'est la **SALSEPAREILLE DE HOOD** dont l'action puissante sur le sang chasse tout vestige de maladie et donne au fluide vital la qualité et la couleur de la santé. Si vous vous décidez à user de la **SALSEPAREILLE DE HOOD**, prenez garde aux falsifications.

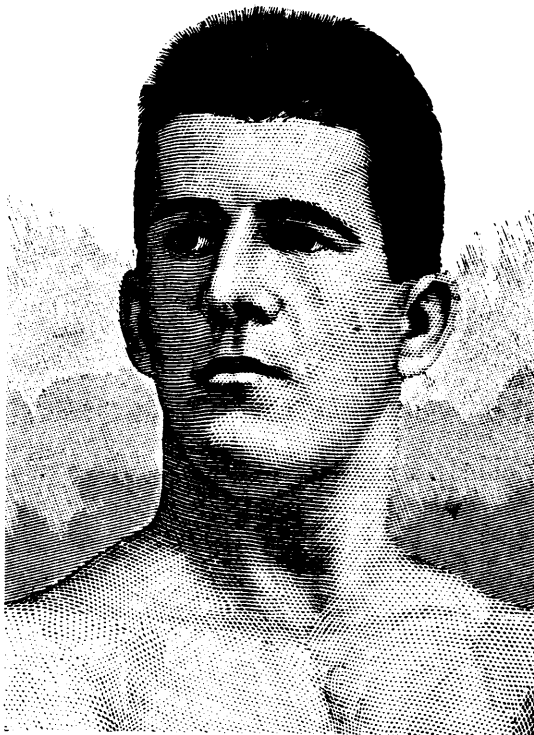
CORBETT ET SULLIVAN

L'encombrement des matières a empêché que nous donnions plus tôt, à simple titre d'actualité, les portraits de ces deux athlètes qui se sont récemment disputé le titre de champion, dans le monde de la boxe, à la Nouvelle-Orléans, Louisiane, Etats-Unis.



SULLIVAN, ex-champion

Il nous a paru, en outre, qu'il ne serait pas dépourvu d'intérêt de montrer à leur état normal ces deux figures de pugilistes qui se sont, d'un mutuel accord, si joliment écopés, en ce soir mémorable dans toute la grande République.



CORBETT, champion actuel

Mais nous nous en tenons à ces frais de mise en scène. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur à la causerie de M. Léon Ledieu, publiée dans le n° 437 du MONDE ILLUSTRÉ.—J. ST.-E.

PROPOS DU DOCTEUR

LE CORSET

Une jeune femme, à la mine tirée, aux couleurs éteintes, aux allures chétives, demandait un jour à Cuvier quelques conseils relativement à sa santé. Le célèbre savant la conduisit dans une serre du Jardin des Plantes, et, lui montrant une des plus jolies plantes : "Naguère, madame, vous ressembliez à cette fleur, et demain cette fleur vous res-

semblera." Le lendemain, en effet, la fleur était fanée ; car on avait appliqué un lien circulaire sur la tige, et Cuvier d'ajouter : "Vous vous fanerez de même sous l'affreuse compression de votre corset, si vous continuez à vous serrer comme vous le faites." C'est en 1532, que Catherine de Médicis, importa d'Italie en France l'usage du corset à buscs, et cet usage ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les portraits des princesses de cette époque nous montrent jusqu'à quel point était portée la restriction de la taille.

Les corsets, garnis d'abord de buscs de bois ou d'ivoire, devinrent ensuite de véritables cuirasses, armées de baleines et de plaques de fer.

Aujourd'hui, ils sont très simples et beaucoup plus petits qu'ils n'étaient autrefois ; ce sont presque de véritables ceintures qui n'ont pas d'inconvénients si on ne cherche pas à se faire des tailles de guêpe.

Rappelons, en effet, pour terminer, qu'un corset trop serré gêne la digestion et la circulation ; aussi faudra-t-il toujours qu'il soit bien adapté aux formes de celle qui le portera et qu'il ait une certaine aisance ; d'ailleurs, il est bien difficile de changer sa nature, et Béranger l'a dit :

Mais, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.

DOCTEUR AMBO.

PENSÉES SUR LES FEMMES

Il y a deux jours mémorables dans la vie d'une femme de Chicago : le jour de son mariage et le jour de son divorce.

La femme la plus digne du titre de femme de mérite est celle qui, si ses enfants venaient à perdre leur père, serait capable de le remplacer.

Une femme ne prend pas grand temps à s'apercevoir que les hommes sont pleins de défauts ; mais un homme ne perd jamais l'espérance de trouver quelque part, dans le monde, une femme dix pour cent plus parfaite que les anges.



Mme WILLIAM LOHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la **DYSPEPSIE**. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, GAGNA 22 livres. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les **PILULES DE HOOD** sont les meilleures à prendre après diner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

LAPRES LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—La récolte, dans le sud de l'Irlande, qui donnait jusqu'ici les plus belles espérances, est complètement perdue par suites des pluies continuelles.

EN UN JOUR

Mme J. Ringland, de Kincaid street, Brockville, Ont., écrit ce qui suit : "J'étais retenue au lit par une forte attaque de lumbago. Une de mes amies m'envoya une bouteille à moitié remplie d'huile saint-Jacob et je m'en servis. L'effet fut tout simplement merveilleux. Dans l'espace d'une journée je pouvais vaquer aux soins de mon ménage. J'ai fait, avec un grand succès, usage de l'HUILE SAINT-JACOB dans les cas de névralgie, mal de dents. Je ne voudrais pas m'en passer."

—Près de cent mille personnes sont déjà mortes, dans les pays d'Europe et d'Asie, où le choléra sévit.

—Un entrepreneur Américain a offert \$120,000 comptant pour le privilège exclusif de vendre des *peanuts* sur le terrain de l'Exposition Internationale de Chicago.

AVEZ-VOUS LU

Comment M. W. D. Wentz, de Genève, N.-Y., fut guéri d'une des plus dures attaques de dyspepsie ? Il dit que tout ce qu'il mangeait lui semblait comme du plomb fondu coulant dans son estomac. LA SALSEPARILLE DE HOOD l'a guéri parfaitement. Détails complets envoyés à ceux qui écriront à C. I. Hood & Cie, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD méritent la plus haute louange pour leur action facile et efficace.

La plus grosse somme qui ait jamais été offerte pour un diamant est \$430,000, que le Nizam de Hyderabad convient de payer à M. Jacobs pour le diamant "Impérial," considéré le plus beau du monde.

COMPTANT OU A CREDIT

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C.-Alfred Chouillon, Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux Chocolat importé, avec mode d'emploi.

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin. N'oubliez pas l'adresse.

FRED LAPOINTE,
1551, Sainte-Catherine

La Loterie

MONT-ROYAL

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,
81, St-Jacques Montréal, Canada

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



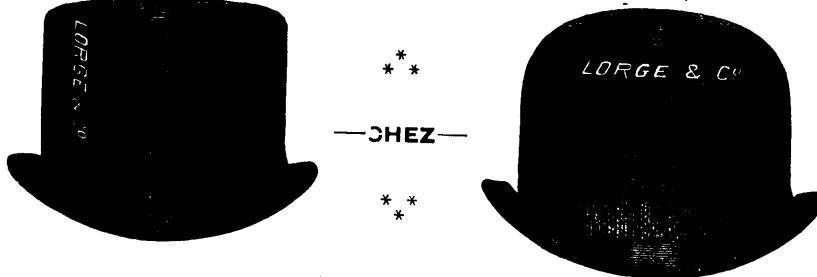
Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amai-grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 11, LYON. - Toutes Pharmacies.

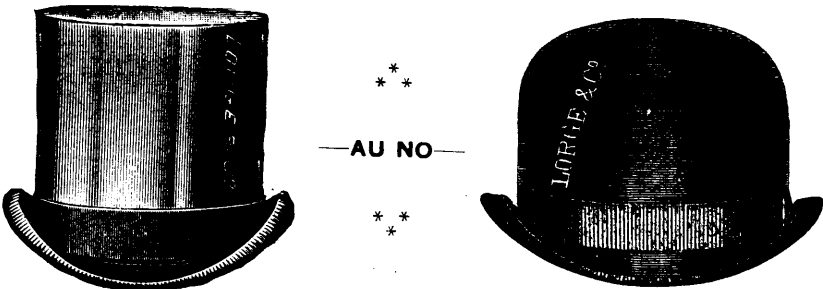
Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



LORGE & CIE

Chapeau de soie, Pull over, Feutre, Casques, Manteaux, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tarte ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été côté A 1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intérêts ; nous au orisons, la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

Est. Rousselle
J. A. Eudy
M. A. Labels

Commissaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 11 OCTOBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est	20,000
1 PRIX DE 10,000 est	10,000
1 PRIX DE 5,000 est	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont	5,000
25 PRIX DE 300 sont	7,500
100 PRIX DE 200 sont	20,000
200 PRIX DE 100 sont	20,000
300 PRIX DE 60 sont	18,000
500 PRIX DE 40 sont	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont	10,000
100 PRIX DE 60 sont	6,000
100 PRIX DE 40 sont	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont	39,960
3,434 prix se montant à	\$265,460

PRIX DES BILLETS :

Le billet \$5 ; Deux cinquante \$2 ; Un cinquième \$1 ; Un dixième 50c ; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs : 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,
Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAZCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

Il prit la bouteille et la regarda avec tristesse.

—Adieu, ma bonne vieille, dit-il, je ne te reverrai jamais... Et dire que tu as mon âge !... Ah ! tu l'as coulée douce, toi, la vie... Elle n'a pas été comme la mienne... ai-je trimballé, moi ! Tandis que toi tout le monde t'a dorlotée, caressée, flattée... On t'entourait de soins, de précautions de toute sorte... il n'y a pas d'enfants qui aient été choyés comme tu l'as été... pas de femme qui ait été aimée comme on t'a aimée... Tu avais toutes les vertus, on mettait sur toi toutes les espérances... Quelle bonne vie tu as menée !... On t'a remplie un jour d'un vin couleur d'or... On t'a coiffée d'un bonnet propre, puis on t'a fait un lit où tu t'es reposée pendant des années... Lorsqu'on t'a dérangée, par hasard, pour te changer de lit, on a eu bien soin de ne pas trop te secouer pour ne pas te réveiller... et ton autre lit a été aussi doux, aussi tranquille... As-tu bien reposé, tout de même, ma bonne vieille, depuis plus de cinquante ans, pendant qu'au-dessus de toi, le monde trimait, travaillait, souffrait !... Et tu as tous les bonheurs, ma fille, car ton vin couleur d'or vient d'égayer l'estomac d'un brave homme !...

Il embrassa la bouteille et la replaça sur la table avec respect.

—Eh ! mais, papa Jan Jot, ça vous délie les lèvres, à ce qu'il paraît, de boire un coup ?

Glou-Glou fronça le sourcil.

—Je suis toujours gai, monsieur Jean, toujours et quand même ; mais que je sois sain ou que je sois gris, je ne dis jamais que ce que je veux dire... et rien de plus.

—J'ai encore par là une bouteille, du rouge cette fois, qui vous fera peut-être oublier le blanc...

Merci, monsieur Jean. Vous m'avez régalé, suffit. Je ne suis pas venu ici pour faire la noce ni pour donner mon opinion sur la cave de votre maître. Et puis, voyez-vous, j'aime mieux rester sur ce vin-là... ça sera un des bons souvenirs de ma vie.

Et passant la bretelle de son orgue :

—Viens, toi, mon camarade. Tu n'es pas comme la bouteille. Tu ressembles plutôt à ton maître. Comme lui, tu en as vu de dures. En as-tu reçu de la pluie, de la neige, de la grêle ! Et que de fois nous avons couché ensemble dans les fossés... hein ?... Eh bien, tu es un bon garçon aussi... tu ne t'es jamais fâché. Tu ne m'en as jamais voulu... et le lendemain de nos nuits à la belle étoile, si tu étais un peu enrôlé, c'est que ton maître avait trop bu !...

Il s'éloigna, son orgue sur le dos, chancelant un peu... mais solide quand même.

Il n'avait rien bu, et cependant il était gris.

Mais, prudent et avisé, sentant peut-être au fond de tout cela quelque piège contre sa raison, il se hâta de partir.

Cinq minutes après, on l'entendait, par les rue de Creil, jouant et chantant à tue-tête :

Voyez, sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi ;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manseau
Du velours le plus beau.
Tremblez ! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète :
Diavolo ! Diavolo !

Beaufort, dans le plus grand désordre d'esprit, attendait le résultat de sa ruse. Il était resté dans le petit salon japonais.

C'est là que Jean le retrouva.

Celui-ci avait l'air tout déconfit.

—Je l'ai grisé, monsieur, grisé comme on grise un enfant, avec un verre de bon vin, pas plus, et je croyais qu'il allait continuer de boire, comme tous les ivrognes, et se griser d'avantage, naturellement, lorsqu'il est parti brusquement, son orgue sur le dos... Et monsieur l'entend...

D'avolo ! Diavolo !

C'est lui... Je ne jurerais pas qu'il ne se moque point de moi... Et il m'a joué, simplement, et bien joué...

Beaufort baissa la tête.

Il n'était pas découragé. Au contraire, tous ces obstacles semblaient le ranimer de plus en plus et le surexcitaient comme autant de coups de fouet.

—C'est bien, Jean, vous avez fait ce que vous avez pu. A mon tour, maintenant.

V

Robert Valognes aimait Modeste profondément, et l'obstacle qui venait

de la volonté de Marceline, au lieu de diminuer son amour, ne faisait que l'augmenter.

Gérard avait reçu ses confidences.

—J'aime Modeste !... Si vous me dites, vous, Gérard, qu'elle ne m'aime pas, je serai bien triste, mais je n'aurai plus aucune raison de la demander à votre mère.

Quelques jours après, Gérard lui avait dit :

—J'ai interrogé Modeste. Elle vous aime.

Robert Valognes avait sauté au cou de Gérard. Il l'avait embrassé trois ou quatre fois.

—Ah ! frère, frère, jamais tu ne me causeras de plus vive joie. Mais pourquoi ta mère ne veut-elle pas de moi ?

—Je l'ignore. Hélas ! sa volonté paraît inébranlable. Cela m'étonne et m'inquiète. Je l'ai pressée de questions. Elle a refusé de répondre.

—Et Modeste ?

—Modeste pleure. Elle refuse de sortir. Elle est malade. J'ai beau lui ordonner, tantôt comme son frère, tantôt comme médecin... de réagir contre sa tristesse... elle ne m'écoute pas.

—Et devant sa tristesse, devant ses larmes, ta mère est inflexible ?

—Elle semble ne rien entendre et ne rien voir.

Le même jour, Robert disait à Valognes :

—Voulez-vous que nous fassions une nouvelle tentative auprès de madame Langon ? Modeste m'aime, Gérard me l'a dit.

—Parbleu, il ferait beau voir qu'elle ne t'aimât pas. Un garçon comme toi. Ça ne se trouve pas sous toutes les pierres.

—Elle m'aime, elle est triste, elle pleure.

—Je n'y peux rien. Marceline est têtue. Je la connais. Elle ne cédera pas.

Son fils insista. Il finit par se laisser convaincre.

Et Marceline vit un jour arriver le père et le fils.

La première fois qu'ils étaient venus, elle avait dit : déjà !

Cette fois, elle disait : Encore !...

Valognes seul se présenta au salon. Robert resta en bas.

Valognes l'avait exigé ainsi, pour être plus libre de parler à Marceline et de presser sa volonté.

—Madame, dit le gros homme en entrant, j'ai cédé, bien malgré moi, au désir de mon fils, qui m'a prié de faire auprès de vous une nouvelle et suprême tentative.

—A quoi bon, monsieur Valognes ?...

—C'est justement ce que je lui ai dit : " A quoi bon ? " mais on ne résiste pas facilement à ses enfants quand on les aime. Ce qui me fait croire, Marceline, que vous n'aimez guère Modeste, puisque vous lui résistez.

Elle ne répond rien. Il continue sur un ton plus bas.

—Marceline, votre fille et mon fils s'aiment.

—Non. Interrogez Modeste.

—C'est fait. Modeste, interrogée, a répondu...

—Et qui donc a été assez audacieux ?...

—Tout doux, tout doux, Marceline, ne vous fâchez pas.

—Je vous demande, monsieur, qui a eu l'audace de provoquer, loin de sa mère, les confidences du cœur de ma fille.

—Quelqu'un qui en avait le droit, probablement.

—Le droit ! Et qui donc, en dehors de moi ?

—Votre fils, parbleu ! — le frère de Modeste. — Gérard n'a pas hésité à répéter à Robert qu'il ne fallait pas perdre espoir, puisque Modeste l'aimait et que, tôt ou tard, il vous faudrait consentir.

—Jamais !

—J'ai dit : tôt ou tard, je n'ai pas dit jamais, fit Valognes imperturbable. Marceline, laissez-moi vous parler comme si j'étais votre très proche parent. Depuis que je vous connais, je vous observe, votre allure m'a toujours semblé bizarre. Jadis, quand je vous aimais, quand j'avais songé à vous pour être ma femme, je n'étais pas sans inquiétude sur ce que vous pourriez être, sur ce que vous aviez été. D'où veniez-vous ?... et ces enfants que vous paraissiez chérir dans ce temps-là, quel était leur père ?

—Que vous importe, dit-elle... moi, je ne vous recherchais pas. Je ne demandais qu'à vivre inconnue. Je ne voulais que les ténèbres.

—Je le sais, mais qui accuser en tout cela ? Le hasard seulement. Pourquoi étiez-vous si belle ? Est-ce ma faute si je vous ai aimée ? Croyez-vous que je n'aie pas été malheureux ? Est-ce ma faute si nos enfants se sont rencontrés ? Le hasard encore. Est-ce ma faute, enfin, s'il s'aiment, ces jeunes gens ? Le hasard, toujours. Il faut s'incliner. Vraiment, Marceline, j'ai mauvaise grâce à insister. On dirait que j'ai tout intérêt à voir marier mon fils à votre fille ? Toutes les mères, à votre place, seraient fort heureuses, non point seulement parce que Robert est riche, mais parce que c'est un bon, brave et honnête garçon. Je me résume, Marceline, et je réitère ma demande : Voulez-vous faire le bonheur de nos enfants ? Voulez-vous faire leur malheur ? Répondez.

S'il n'avait fallu que donner tout son sang, elle fût morte avec joie. Mais c'était plus que la mort qu'on lui demandait. On lui disait : " Tu vas

révéler ton vrai nom, ton passé... nous dire quel a été le père de ces enfants... Elle nommerait donc Beaufort?... Elle nommerait aussi Daguerre?... Et elle se retrouverait devant Beaufort... devant Daguerre? Il faudrait tout dire à son mari?... A ce pauvre homme, dont le cœur meurtri, faible comme un souffle, ignorant le terrible passé et ayant peut-être conservé au fond du cœur, avec une dernière et tremblotante lueur d'espérance, un peu d'amour pour sa femme?...

Oui, si elle avait eu à choisir entre l'aveu à faire et la mort à supporter, elle aurait choisi la mort.

Elle ne répondait pas.

—Je vous disais tout à l'heure, reprit Valognes, que lorsque je vous aimais je ne vous eusse demandé aucun renseignement sur votre passé, dans le cas où vous auriez consenti à devenir ma femme. Oui, je vous adorais à ce point. C'est qu'il ne s'agissait que de moi, à cette époque, de moi seul. J'étais libre de ma conduite. Aujourd'hui, c'est autre chose. Il ne s'agit plus de moi, mais de Robert. C'est une lourde responsabilité que le mariage. Je viens vous prier de donner votre fille à mon fils, mais je tiens à vous déclarer, en même temps, que je veux connaître le mystère de votre vie. Vous avez été assez longtemps la Belle Ténébreuse. Il s'agit, à présent, d'avoir un peu plus de confiance dans ceux qui vous aiment. Plus de ténèbres, de la lumière. Si vous refusez, vous laisserez croire, à moi-même et à vos enfants, que le secret que vous cachez est bien redoutable, leur respect et leur affection n'en seront-ils pas diminués! Si vous acceptez, au contraire, si douloureuse que soit votre confiance, ne trouverez-vous pas une consolation dans le bonheur de vos enfants—ce bonheur que vous seul aurez fait... —et aussi, ajouta Valognes avec émotion, dans l'amitié sincère, profonde, de celui qui vous parle?

—Vous avez deviné, M. Valognes. Il y a dans ma vie un secret, et je ne veux pas qu'on le connaisse!...

—Pourquoi ne pas me le confier, à moi, votre ami?

—A vous ni à personne.

—Ce secret entache donc votre honneur?...

Elle baisse la tête... puis la relève tout à coup et s'écrie :

—Non... cela ne touche pas à mon honneur. J'ai le droit de porter haut le front!...

—Vous laissez le champ libre aux suppositions...

—Est-ce que j'y suis sensible?

—Aux suppositions les plus absurdes...

—Peu m'importe.

—On peut dire que votre vie est chargée de toutes les fautes, depuis la première qui est celle de la femme tombée, punie par le mépris, jusqu'au vol inspiré par la misère et châtié par la prison...

—On peut tout dire, fit-elle mourante, tout est permis.

—Et vos enfants, avez-vous pensé à ce qu'ils seraient tentés de croire?

Elle se dresse, horriblement pâle, et repousse Valognes.

—Vous me torturez le cœur, dit-elle... et c'est bien inutile, allez, je ne parlerai pas...

Valognes la regarde longtemps, et il la voit si émue, si visiblement souffrante, qu'il ne sait vraiment s'il y a dans son cœur, à lui, plus de colère que de compassion.

Elle lui fait signe de la laisser.

Et il va retrouver son fils, sans ajouter un mot.

Lorsque Gérard apprit,—et ce fut presque aussitôt,—le résultat de la nouvelle tentative faite par Valognes et son fils, il dit à Marceline :

—Ne crains-tu pas un malheur?

—Quel malheur?

—Les jeunes filles ont l'imagination ardente. Elles ont encore en elles quelque chose de l'enfant, et l'enfant hait l'injustice. N'as-tu point peur de pousser Modeste à bout et de la porter à quelque acte désespéré?

Marceline frémit. Elle n'y avait pas pensé.

—Veille donc sur elle avec soin, dit Gérard, car depuis quelque temps je la vois bien triste et bien fiévreuse!... Parce qu'elle te paraît toujours douce et tranquille, parce que ses yeux restent baissés constamment, parce que rien ne semble changé dans sa vie extérieure, ne crois pas qu'elle s'enlorme dans son amour et qu'elle ne se révolte pas, tout au fond, de la cruauté de ta volonté...

—Oh! mon fils, comment me juges-tu?

—Tu m'as appris la franchise, mère, et je ne sais vraiment pas de quel autre nom je pourrais appeler tes décisions...

—Tu es dur pour moi mon enfant.

—C'est que je trouve que tu n'es pas juste pour Modeste.

—Ne juge pas ta mère, mon fils.

—Je suis devenu un homme et un peu le chef de la famille. C'est à ce titre que je parle. Je répète donc, ma mère, ce que je te disais tout à l'heure. Surveille Modeste... prends garde qu'il n'arrive un grand malheur, un malheur irréparable... et que seule tu auras à te reprocher.

—Que redoutes-tu?

—Tout.

Il ne s'expliqua pas davantage.

Marceline avait beau essayer de se rapprocher de sa fille. Celle-ci la fuyait. Elle s'enfermait dans sa petite chambre dont les fenêtres enguirlandées de fleurs, donnaient sur l'Oise. Sa mère frappait à sa porte. Elle ne répondait pas. Alors Marceline s'en revenait, le cœur serré.

Appuyée sur la balustrade, pâle, les yeux rouges, Modeste, à sa fenêtre, passait des heures entières à regarder vaguement l'eau couler, mystérieuse et profonde.

A quoi rêvait-elle?

Quelles pensées tragiques de désespoir traversaient son esprit.

Marceline ne la voyait presque plus, seulement aux heures des repas.

Et il eût fallu être aveugle pour ne pas voir qu'il y avait du drame dans ses yeux, jadis si doux, de jeune fille.

Et ce drame, Marceline n'osait le comprendre.

—Mon Dieu! songerait-elle à mourir?...

Oui, c'étaient des idées de suicide qui s'agitaient dans ce cerveau désenchanté.

Puisque sa mère refusait son bonheur et qu'il était impossible de deviner les raisons de son inexplicable refus, elle mourrait, le suicide mettrait fin à tout.

Deux fois déjà, Marceline ayant été obligée de s'absenter, et Gérard étant hors de Creil, appelé par des malades, elle n'avait pas retrouvé Modeste en rentrant.

La seconde fois, elle l'avait cherchée partout. Puis l'idée, l'horrible pensée lui était venue que Modeste pouvait être le long de la rivière.

Morte, déjà peut-être, morte!

Elle y courut.

Modeste était assise tout près du bord, ayant presque les pieds dans l'eau, et si ensevelie dans sa rêverie qu'elle n'entendit pas sa mère, cachée derrière les arbres, sur la rive.

C'était le soir, la campagne était déserte. Le soleil déclinait derrière les côtes boisés, et déjà la forêt n'apparaissait plus dans le lointain que comme un énorme rideau sombre.

Tout à coup, Modeste se lève, passe lentement ses mains sur ses yeux.

Elle reste une seconde debout, puis elle fait un signe de croix.

—Robert! dit-elle, mon bien-aimé Robert!...

Elle s'élançait, mais sa mère l'a prévenue, et c'est dans les bras de Marceline qu'elle tombe et Marceline l'étreint de toutes ses forces de peur qu'elle ne lui échappe.

Modeste la repousse; même elle la frappe sur les bras.

Elle est vraiment folle, à cet instant.

—Non, non, vas-t'en, vas-t'en!

—Malheureuse, malheureuse, qu'allais-tu faire?

—Je veux mourir... Laisse-moi... Je veux mourir...

—Modeste, Modeste, je t'en supplie!... Tu ne me reconnais donc pas?... Tu ne m'aimes donc plus?

—Non, je ne t'aimes plus... et c'est pour cela que je veux mourir.

—Ma pauvre enfant, reviens à toi.

Modeste continuait de faire des efforts pour échapper à sa mère. La colère, le désespoir doublaient ses forces. Et Marceline, paralysée par l'épouvante, ne la maintenait presque plus.

Modeste le voyait, redoublait d'efforts.

Elle avait un rire nerveux, tout en repoussant sa mère.

—Ah! ah! disait-elle... je suis plus vigoureuse, va, et je mourrai et je ne penserai plus à rien... Et ce sera ta faute... et toute ta vie tu te reprocheras ma mort, et mon frère aussi te la reprochera... Ah! ah! laisse-moi donc!...

Marceline, effarée, les yeux dilatés, ne la tenait plus que par une main, et elle sentait peu à peu cette main glisser dans les siennes sous les secousses répétées de la jeune fille.

Et celle-ci riait toujours :

—Ah! ah!

Déjà, elle était à demi penchée sur la rivière...

—Mon enfant, mon enfant, je suis ta mère, je t'en supplie... au secours, au secours, à moi, cria-t-elle au comble de l'épouvante et de l'horreur.

—Laisse-moi donc, puisque tu ne m'aimes pas!

—Je t'aime, je te donnerai Robert puisque tu le veux. Modeste, je t'en supplie, mon enfant, je ferai tout ce que tu voudras.

—Adieu, adieu, ma mère...

Cette fois les deux mains se sont désunies.

Modeste a chancelé, est tombée, s'est relevée, puis d'un bond s'est élancée dans la rivière.

—Robert! dit-elle, Robert!

—A moi, au secours, ma fille se noie! crie Marceline.

Et elle roule évanouie sur la rive, si près que ses mains trempent dans l'eau et qu'un mouvement encore la ferait rejoindre sa fille.

Mais un homme se précipite auprès d'elle.

C'est Gérard. Il vient de rentrer. Il a interrogé la domestique. Il a tout deviné. Il est accouru sur la rive et il a tout vu. — (Voir gravure, page 43.)

Il se jette dans l'Oise, plonge et ramène Modeste, demi morte, qui ne remue plus, qui a les yeux fermés, qui ne respire plus.

Il la transporte chez lui.

Marceline, qui revient à elle, le suit en chancelant.

Elle ne sait plus trop ce qui s'est passé.

Les idées sont encore troubles en son cerveau.

Et tout en courant, tout en emportant son précieux fardeau, Gérard désolé, répète :

—Tu vois, mère, tu vois, je te l'avais dit... c'est le malheur que je t'annonçais... il fallait prendre garde...

Elle baisse la tête. Elle ne répond pas. C'est sa faute. Elle s'en accuse intérieurement.

Mais c'est fini. Elle est vaincue. Elle ne résistera plus. Puisque son secret a failli tuer sa fille, elle se résout à ne plus le garder. Mais quelles souffrances! Quelles angoisses!

MADemoiselle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

—Comment, cette jeune fille ? . . .
 —Est vivante ; du moins je l'espère . . .
 —Qui est-elle ?
 —Je n'en sais rien.
 —Que lui est-il arrivé ?
 —Je l'ignore.
 —Où l'as-tu trouvée ?
 —Mon Dieu ! mère, je vous dirai cela plus tard ; mais d'abord songez au plus pressé . . .
 —Tu as raison
 —Je vais porter cette pauvre femme sur votre lit, et je crois qu'elle ne tardera point à revenir à elle-même.
 —Fais mon garçon et dépêche-toi . . .

Juan entra dans la chaumière et déposa son fardeau sur la coule étroite et dure de sa mère.

—Maintenant, reprit-il, déshabillez-la et couchez-la . . . Moi, je vais mettre chauffer un peu de vin de Val de Penas devant le feu, et vous tâchez de lui en faire avaler quelques cuillerées. Ça lui fera du bien, j'en réponds . . .

—Ah ! doux Jésus, sauveur du monde ! murmura la mère de Juan tout en déshabillant la jeune fille. Pauvre chère mignonne demoiselle ! elle n'a pas dix-huit ans, pour sûr ! . . . Comme elle est pâle ! . . . Et sa pauvre robe toute mouillée et toute déchirée ! . . . et ses pauvres petits pieds coupés par les cailloux ! . . .

—Apercevez-vous quelque grave blessure, ma mère ? demanda Juan qui rentrait dans la chambre en ce moment.

—Non, répondit la Portugaise en achevant de laver avec de l'eau fraîche la figure de la jeune fille, elle a seulement comme une coupure au front . . .

—Profonde ?
 —Non. On dirait qu'elle est tombée sur l'angle d'une pierre . . .
 —Le socle de la croix, sans doute . . . Enfin elle n'est qu'évanouie ?
 —J'ai bien peur qu'elle ne soit tout à fait morte . . .
 —Morte ! que dites-vous ! . . .
 —Elle est froide par tout le corps comme un glaçon . . .
 —Faites-lui boire quelques gouttes de ce vin chaud . . . ça la ranimera peut-être . . .

La bonne femme prit la cuillère remplie de vin que lui présentait Juan, et parvint non sans peine à introduire cette cuillère entre les dents serrées de la jeune fille.

Au bout d'un instant, un tressaillement léger agita les membres de cette dernière.

—Ah ! murmura Juan, vous voyez ! . . .
 —Elle revient ! dit la vieille.
 —Encore un peu de vin . . . ajouta Juan, le remède est bon . . .
 La jeune fille fit un mouvement. Elle souleva sa tête sans ouvrir les yeux, mais bientôt cette tête retomba inerte sur l'oreiller.

Juan et sa mère étaient debout au chevet du lit, regardant la malheureuse enfant avec un intérêt et une anxiété que l'on comprendra sans peine.

La jeune fille se souleva de nouveau et s'appuya sur son coude. Pour la première fois elle ouvrit les yeux et promena ses regards autour d'elle, d'un air de stupeur et d'égarément, puis tout à coup ses yeux s'animèrent : elle passa ses deux mains sur son front comme pour y rassembler des souvenirs confus et désespérés, et se rejetant en arrière avec une indicible expression d'épouvante, elle ferma les yeux et perdit connaissance.

La mère du colporteur eut alors recours au remède si simple dont elle venait d'expérimenter les bons résultats. Elle fit avaler à la malade une cuillerée de vin chaud.

L'effet produit fut presque immédiat. La jeune fille reprit ses sens ; son regard vague et indécis effleura successivement tous les objets qui l'entouraient sans s'arrêter sur aucun. Elle murmura des paroles incohérentes, parmi lesquelles revenaient sans cesse les mots : *mon père* et le nom de *Carmen*. Ensuite elle appuya sa tête sur le chevet du lit et elle s'endormit d'un profond sommeil.

—La malheureuse est folle ! s'écria tristement Juan.
 Le jeune homme ne se trompait pas ! Annunziata, tous nos lecteurs l'ont déjà reconnue, était folle en effet.

La famille du colporteur se composait de sa mère, Inès Mondégo, veuve depuis longtemps, et de ses deux frères, Esteban et Pedro, pêcheurs de leur métier.

Ces Mondégo étaient de braves gens, quoique très pauvres, presque misérables, ils adoptèrent la jeune fille que Dieu semblait leur avoir envoyée, Inès la regarda comme son enfant ; les jeunes gens la traitèrent comme leur sœur.

Cette charité, du reste, sembla leur porter bonheur. A partir du moment où Annunziata eut franchi, pour la première fois, le seuil de la chaumière, tout réussit à l'humble famille. Le colporteur réalisa des bénéfices inespérés, et presque chaque jour le prodige de la pêche miraculeuse se renouvela pour les deux frères. Ils en arrivèrent bien vite à mêler une sorte de respect superstitieux à leur affection pour la jeune fille ; quand elle était dans leur barque, ils se croyaient si invinciblement protégés par sa présence qu'ils affrontaient les bourrasques, même les tempêtes avec une témérité sans bornes, que le succès couronnait toujours.

Ce précis rapide doit expliquer, ce nous semble, comment il se pouvait faire, qu'Annunziata, entraînée par les flots et les courants avec un épave à laquelle elle se cramponait convulsivement, et jetée sans connaissance sur le sable de la grève, se trouvât vivante mais folle, à une grande distance du lieu sinistre où le navire qui l'amenait en France avait péri corps et biens.

Maintenant, rejoignons Tancredi.
 Le canot qui portait l'officier et l'Indien vint s'échouer à cent pas à peine des chaumières dont nous avons parlé. M. de Najac s'adressa à un pêcheur qui raccommodait un filet déchiré par l'ouragan de la veille, et l'interrogea longuement.

Ce pêcheur était Esteban Mondégo. Il répondit aux questions de Tancredi et le conduisit à la maisonnette de sa mère.

Annunziata se tenait debout sur le seuil. En voyant apparaître à l'improviste M. de Najac, elle poussa un cri, elle appuya ses deux mains sur son cœur, elle chancela et elle tomba sans connaissance dans les bras du Français.

Lorsqu'elle revint à elle-même, elle n'était plus folle. La présence de Tancredi avait suffi pour renouer la chaîne un instant brisée de ses souvenirs, et pour lui rendre sa raison . . .

* *

Nos lecteurs se souviennent-ils des pages qui commencent ce roman ? ont-ils oublié que dans les premières et naïves rêveries de son jeune cœur, la fille de don José évoquait, peut-être à son insu, l'image de l'officier français ? ont-ils oublié l'impression produite sur ce dernier par la chaste et touchante beauté de la Havanaise, impression que devaient effacer trop vite les roueries et les fascinations de la gitane ? . . .

Etonnerons-nous beaucoup, enfin, ceux qui nous ont suivi jusqu'ici, en leur annonçant que trois mois après les derniers événements que nous venons de leur raconter, Annunziata s'appelait madame de Najac ? . . .

Ce mariage béni du ciel était célébré depuis peu de temps, lorsque la corvette de Tancredi jeta l'ancre dans les eaux de Saint-Nazaire. Les jeunes époux, amenés à terre par un canot, se firent indiquer le chemin de la métairie de Dinorah. Ils étaient seuls. Quirino, dévoré, anéanti par son inguérissable amour, venait de s'embarquer pour la Havane, où il devait s'éteindre à trente ans dans les solitudes du *Pueblo de Caney*.

Au moment où l'officier et sa compagne franchissaient l'échallier de cette closerie charmante, le soleil se couchait, dans des nuages de pourpre et d'or, derrière les grands chênes de l'enclos et faisait chatoyer ses derniers rayons sur la maisonnette de pierres grises et de briques rouges.

Olivier et Dinorah, les bras enlacés et les mains unies, vinrent au-devant de M. de Najac, qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient tous deux depuis le procès de Nantes. Jocelyne regardait curieusement par une fenêtre entrouverte.

—Mes amis, leur dit Tancredi avec émotion, je vous présente une resuscitée ! . . . je vous présente la fille de don José Rovéro . . . Annunziata, ma femme adorée ! . . .

Elle sera notre sœur bien-aimée . . . répondirent à la fois Dinorah et Olivier.

Et ils ouvrirent à la jeune femme leurs bras et leurs cœurs à la fois.

* *

Nous voici au terme de notre tâche. *Le bonheur ne se raconte pas.* Tancredi et Annunziata furent heureux. Olivier et Dinorah le furent davantage encore, par l'excellente raison qu'ils avaient beaucoup souffert et beaucoup lutté . . .

La métairie de Saint-Nazaire ne quitta plus son nom si doux : *Un coin du Paradis* . . . d'autant mieux que bientôt on vit Jocelyne guidant, sur les vertes pelouses, les pas incertains de deux petits anges, beaux et blonds comme leur mère . . .

XAVIER DE MONTÉPIN.

FIN

A TOUTE VAPEUR

La gare était silencieuse. Quelques employés, de-ci, de-là, mornes, tristes, tantôt prêtaient l'oreille, tantôt inspectaient l'horizon, puis, à voix basse, se communiquaient leurs impressions. Le ciel était gris, doux, avec cette vague lourdeur estompée qui annonce la neige.

Soudain, sans que rien eût fait prévoir ce coup d'audace, la gare fut cernée par un escadron de uhlans qui, la balustrade de trois pieds sautée par leurs chevaux éperonnés, allèrent se placer sur les rails mêmes. Résister était inutile. Le chef de gare eut le cœur saisi par l'angoisse. Deux régiments français venaient de quitter la gare par un seul train complet.

Cette avant garde prussienne prouvait que l'armée n'était pas loin. Impitoyables, les ennemis allaient tâcher de poursuivre dans leur retraite notre armée qui, vaincue par le nombre, excitait encore l'admiration par son courage.

En effet, déjà les lourdes batteries arrivaient sur la place qui précédait la station ; puis on entendit les fifres des régiments au pas cadencé et le trot régulier des cavaliers aux rangs compacts.

Un officier supérieur, descendu de cheval, casque sur la tête, cigare aux lèvres, le sabre traînant sur les rails sonores et les dalles retentissantes du trottoir, alla trouver le chef de gare et, dépliant une carte, des papiers, dit brusquement, la voix haute, le geste bref :

— Ici, il doit y avoir une machine et des wagons de réserve. Préparez un train pour deux régiments.

C'était un vieux militaire que le chef de gare—et, son grattoir à la main, il frémissait de rage impuissante. Il lui passait des idées folles de tuer cet homme comme un chien,—de lui enfoncer dans le cœur, en plein dans le cœur, droit, ferme, la seule arme qu'il avait, et de lui crier toute sa rage, toute sa haine en prenant cette vie qu'il paierait de la sienne. Il se contentait cependant et, froidement, avec calme, il répondit,—la voix tremblait un peu à la vérité, mais d'indignation et de colère :

— Je n'ai pas de machine, je n'ai pas de wagons, monsieur.

Sans mot dire, l'officier regarda une carte ; en marge, des indications y étaient imprimées.

— Vraiment ! dit ce dernier. Je vois que vous devez toujours avoir ici une machine, et, dans le hangar, des wagons supplémentaires.

Comme ils étaient bien informés ! Et comme le service d'espionnage était merveilleusement complet ! . . .

Le chef de gare n'avait pas répondu. Machines et wagons supplémentaires étaient partis, il y avait plusieurs heures, mais pour le service de la France. En vain, l'officier visita et la rotonde, abri de la machine, et le hangar, abri des voitures. Rien, rien. Furieux, il allait faire payer cher sa déconvenue, quand, en ce moment, un coup de sifflet, strident, aigu, retentit au loin.

— Ah ! voilà un train ! s'écria l'officier.

En un clin d'œil, batteries dissimulées derrière la haie, uhlans un peu partout, l'officier seul resta sur le trottoir et attendit.

S'élançant sur le disque, le tourner au rouge, arrêter ainsi le train, fut la première pensée de l'aiguilleur, qui faisait semblant de ne pas voir deux canons de revolver braqués sur lui derrière la guérite, puis il réfléchit que le train avait déjà dépassé la limite de l'arrêt, et tous les employés attendirent anxieusement. Ces quelques minutes leur parurent interminables. Bientôt la machine longea le quai d'arrivée, et le train s'arrêta avec de rudes choes de fer.

* * *

Long était le convoi, mais solitaire aussi ; quelques blessés à demi couchés, geignant et souffrant, sur les coussins gris et bleus des premières ou secondes classes, puis une nombreuse suite de wagons vides.

A peine arrêté, rien de suspect n'étant apparu, le train fut pris d'assaut ; uhlans en tête, uhlans en queue, soldats prussiens sur la machine et dans le fourgon du garde-frein. L'officier parcourut le train, examinant, comptant les voitures. Sa résolution était prise. Le signal d'embarquement fut donné. Quelques minutes après, le convoi était rempli, deux régiments prussiens s'y étaient entassés, les blessés français ayant été brutalement enlevés.

* * *

Or, ce train était celui qui venait de conduire, à travers la vallée, derrière la montagne qui, au loin, laissait entrevoir sa croupe arrondie, l'arrière garde française et l'avant garde prussienne voulait absolument l'atteindre, mais ce que l'officier supérieur ignorait, c'est que derrière cette montagne, au sortir du tunnel qui la traversait dans toute sa largeur, le pont qui dominait, à près de vingt-cinq mètres, l'étroite vallée d'un petit ruisseau à demi caché sous des rocs aigus et à pics acérés, ce pont, les Français l'avaient fait sauter et que ce train avait attendu de l'autre côté que l'opération fût faite, pour pouvoir revenir sans inspirer d'alarme, au cas où il rencontrerait l'armée prussienne victorieuse et maîtresse d'une gare chaînée. Le chef français avait laissé dans les wagons vidés un petit nombre de blessés de la dernière affaire, pour inspirer une plus grande confiance aux

Prussiens et sûr qu'ils seraient bien soignés à la première gare par leurs compatriotes.

* * *

L'officier s'était approché de la machine. Deux soldats, sur ses ordres, y montèrent.

— Rompez l'attelage ; décrochez les chaînes, dit-il à d'autres soldats. Vous, mécanicien, aiguillez-vous ; nous allons retourner d'où vous venez, et vite.

La machine, dételée de l'avant du train, alla se placer à la queue devenue tête ; puis, pendant que les derniers Prussiens se plaçaient dans les wagons, tranquillement, chacun de leur côté, l'un à droite, l'autre à gauche, mécanicien et chauffeur descendirent, une burette d'huile à la main, graissant les bielles, les pistons, se baissant pour examiner l'état des roues et de la chaudière ; puis, tandis que les soldats de la machine qui les avaient suivis du regard d'abord, regardaient un peu étonnés la vapeur qui sifflait doucement et la chaudière grande ouverte où luisaient les flammes à l'aspect infernal, les deux hommes s'étaient rencontrés, avaient échangé quelques mots à voix basse et chacun de son côté était remonté sur la plateforme reliant le tender au corps de la locomotive.

— En route !

L'officier supérieur était monté dans un coupé. Il y avait encore quelques gouttes de sang qui semblaient toute fraîches : c'était le souvenir laissé par ces malheureux que les employés de la gare avaient aussitôt placés dans les salles d'attente vite transformées en ambulances. Déjà le train était parti, s'ébranlant lentement avec ses quarante wagons chargés et laissant après lui un blanc panache d'épaisse fumée ! Le mécanicien, la main sur le régulateur, regardait par la lunette de la voie, comme à l'ordinaire, sifflant aux courbes, dans les tranchées, aux passages à niveau. On ne voyait personne sur la route qui bordait parfois le chemin de fer, et les fermes, éparses dans la campagne, avec leurs volets verts, semblaient des oasis abandonnées dans le désert monotone !

Le chauffeur, méthodiquement, sans s'occuper des deux Prussiens qui épiaient depuis la mise en marche les moindres mouvements de l'un et de l'autre, frappait de son marteau énorme les gros morceaux de charbon qu'il concassait pour les jeter dans la fournaise et attiser le feu de la chaudière. Et les peupliers défilaient et les poteaux télégraphiques s'alignaient et disparaissaient derrière l'horizon fuyant en ligne interminable. Plus près se dressait, visible et nette cette fois, la montagne.

Le chauffeur prit un gros marteau et pénétra un peu dans le tender ; le mécanicien ouvrit la chaudière et prit à la main la lance d'où s'échappe l'eau bouillante de la chaudière en la dirigeant négligemment vers le Prussien.

Tout à coup l'entrée du tunnel noire avec une éclaircie là-bas au loin, de l'autre côté apparut. Un coup de sifflet prolongé retentit. Le train entra dans la nuit sombre. Au même instant le lourd marteau du chauffeur s'abattit sur un Prussien, qui tomba sans un cri, la cervelle jaillissant du cerveau écrasé, pendant que l'autre, les yeux une fois aveuglés par le jet d'eau bouillante, était précipité vivant dans la chaudière béante.

— Et maintenant, à toute vapeur ! cria le mécanicien, ouvrant en plein, d'un coup, le régulateur.

— Nous allons cent kilomètres à l'heure, dit le chauffeur.

Le tunnel finissait. C'était le jour, la lumière, c'était la vie. Non, c'était la nuit, mais éternelle ; c'étaient les ténèbres, c'était la mort !

Les deux hommes se serrèrent la main. Ils le voyaient, le vide, ils le voyaient, et le train courait, éperdu, fou, dans une vitesse insensée.

— Vive la France ! crièrent-ils ensemble.

Et dans l'abîme tout s'effondra dans une chute vertigineuse, là-bas, au fond, sur les rochers, dans l'eau, tout, tout . . . ; et, comme un dernier défi, on eût dit qu'un suprême coup de sifflet de victoire, de vengeance, de colère, partait de l'âme de la machine convulsée dans une effroyable explosion.

LOUIS MESNARD.

Aménités conjugales.

Z. . . ., qui a épousé sa femme par amour . . . pour la dot, dès le surlendemain du mariage, recommence à mener une vie de patachon.

La jeune épouse la trouve mauvaise et adresse des reproches sanglants à l'infidèle :

— Vous m'avez prise pour être la compagne de vos jours, n'est-ce pas, et je ne vous vois jamais que le matin . . .

— Permettez, permettez, madame ; je me suis engagé pour les jours, c'est vrai, mais je n'ai pas parlé des nuits.

* * *

Jaspin prend à part le médecin qui soigne son oncle.

— Eh bien ! lui demande-t-il d'une voix trempée de larmes, espérez-vous sauver mon pauvre oncle ?

— Non, car il est irrémédiablement perdu.

Les gémissements du nouveau redoublent.

— Calmez-vous, fait le bon docteur ; puisque je vous affirme qu'il n'en reviendra pas !

Ella en a Guéri d'Autres,

Elle vous guérira, est une vraie assertion de l'action de la Salsepareille d'AYER, quand elle est prise pour les maladies provenant d'un sang impur; mais, en même temps que cette assertion est vraie de la Salsepareille d'AYER, comme des milliers de personnes peuvent l'attester, cela ne peut être véritablement appliqué à d'autres préparations, que des marchands sans principes recommanderont et essayeront de vous en imposer, en vous disant: "juste aussi bonne que celle d'Ayer." Prenez la Salsepareille d'Ayer et seulement la Salsepareille d'Ayer, si vous avez besoin d'un dépuratif du sang et que vous voulez être soulagé d'une manière permanente. Pendant près de cinquante ans cette médecine a joui d'une grande réputation et a son actif enregistré un nombre de guérisons, lesquelles n'ont jamais été égalées par d'autres préparations. La Salsepareille d'AYER extirpe les traces des scrofules héréditaires et autres maladies du sang du système et elle a, à bon droit, la confiance du public.

La Salsepareille d'Ayer.

"Je ne puis m'empêcher d'exprimer ma joie pour le soulagement que j'ai obtenu par l'usage de la Salsepareille d'AYER. J'étais affligé de maux de reins pendant environ six mois, souffrant considérablement de peines à la chute des reins. En outre, mon corps était couvert d'une éruption de boutons. Les remèdes prescrits ne me firent aucun bien. Je commençai alors à prendre de la Salsepareille d'AYER, et en peu de temps les peines cessèrent, et les boutons disparurent. Je conseille à chaque jeune homme ou jeune femme, en cas de maladie résultant d'un sang impur, n'importe depuis combien de temps le cas subsiste, de prendre de la Salsepareille d'AYER." — H. L. Jarmann, 33 William st., New York City.

Elle Vous Guérira.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont
transférés leur bureau au numéro
0 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

J. SMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
167, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 fr. francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (7^{ème} arr.)

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

The American Chess Monthly, pour septembre, contient un magnifique portrait de M. Jos.-C. J. Wainwright, le célèbre problémiste. Cette jolie revue échiquéenne est publiée à Boston, sous l'habile direction de M. Geo.-H. Walcott, jr. Nous la recommandons à tous les amateurs canadiens.

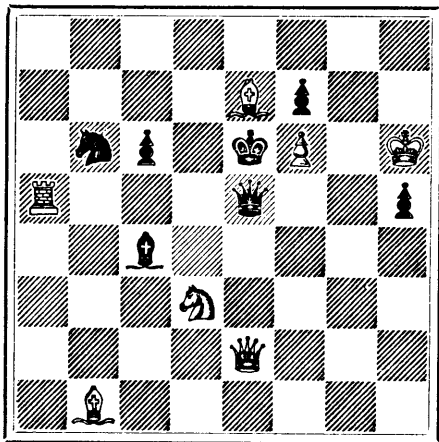
NOTRE CONCOURS DE PROBLEMES DE DAMES

A mesure qu'approche la date fixée pour la publication des rapports des juges l'intérêt semble redoubler. Durant la semaine qui vient de se terminer, tous les amateurs que nous avons rencontrés, et un grand nombre de personnes qui, jusqu'alors, ne s'étaient jamais occupés de notre jeu populaire, s'en sont informés avec anxiété. Nous regrettons donc sincèrement de ne pouvoir, pour raison majeure, satisfaire leur légitime désir cette semaine; mais, si les rapports nous arrivent à temps, nous les donnerons dans le prochain numéro.

No 61. — PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—7 pièces



Blancs—7 pièces

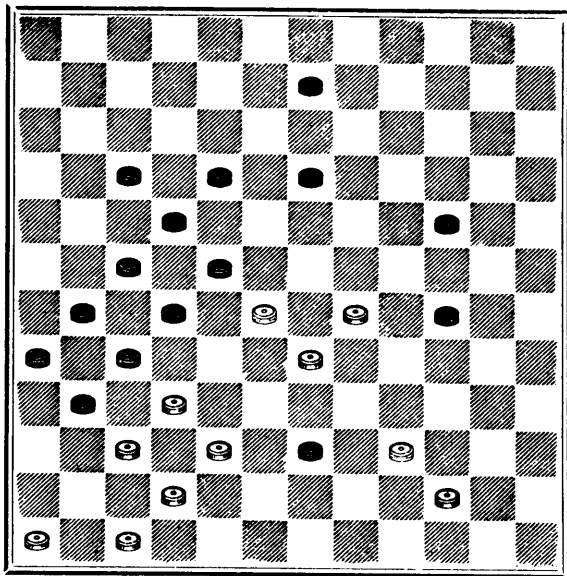
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 73. — PROBLEME DE DAMES

Composé par Madame Céline Fr..., Paris (France)

DEVISE: "La netteté est le vernis des maîtres."

Noirs—15 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions du problème de Dames No 71		Solutions des problèmes d'Échecs.—No 59	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
55	49	43	45
69	62	7	20
58	51	45	58
71	64	58	71
59	52	71	19
70	64	19	71
66	60	71	54
53	48	54	30
47	40	30	32
40	5	gagne.	

Solutions des problèmes d'Échecs.—No 59

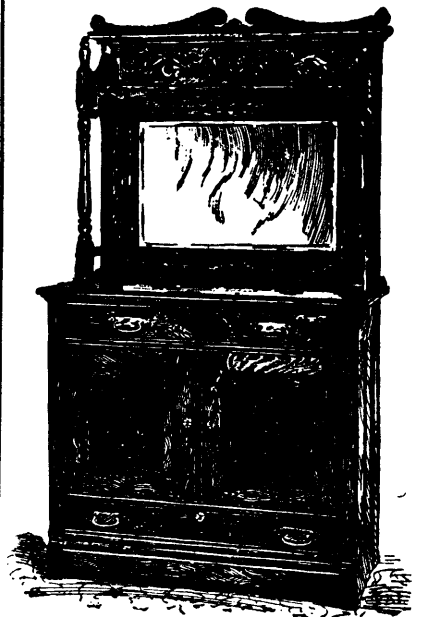
Blancs	Noirs
1 D 7 CD	1 <i>Ad libitum</i> .
2 Mat selon le coup des Noirs.	7 variantes
	No 60
1 T 3 CD	1 P joue
2 T 3 TR	2 P pr P
3 P pr P, échec déc et mat.	

Solutions justes du problème de Dames
71: MM. A. Bleau, J. Guy, A. Ladouceur

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENNE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en acajou noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

De Montréal à Vancouver

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal

266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,

1551, rue Ste-Catherine

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
SAISON
D'AUTOMNE 1892

DEPARTEMENT DE MANTEAUX

Nous avons dans notre grande salle du troisième étage des milliers de manteaux de toutes sortes qui ne peuvent être surpassés tant par leur haute nouveauté que par leurs prix incomparablement bas.

ÉTOFFES A ROBES

Nos étoffes à robes noires et de couleurs ne peuvent être surpassées, le public en général reconnaît ce département comme n'ayant pas d'égal en cette ville. Toutes nos étoffes à robes sans exception sont d'importation directe, c'est-à-dire que nous avons en main les plus hautes nouveautés du jour. Une visite à ce département est des plus importantes pour tout acheteur.

DEPARTEMENTS DES DENTELLES, GARNITURES ET ARTICLES DE FANTAISIE

Ces trois départements sont remplis de nouveautés et nous invitons tout spécialement Madames les Modistes de voir nos riches garnitures pour robes qui sont d'un goût recherché et à des prix incroyablement bas. Avantages spéciaux sont offerts à toutes les modistes.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Tel. U.L. 2133 Federal Tel. 58



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques, étant la

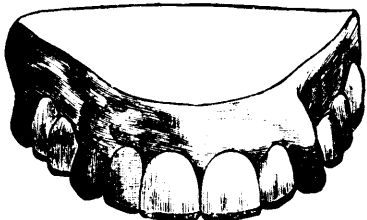
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Comme fortifiant, comme aliment, comme stimulant servez-vous

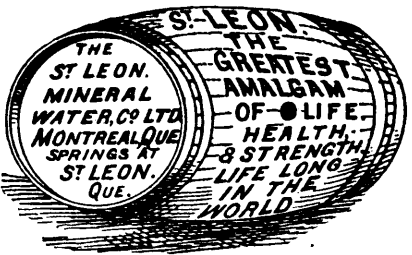
— DU —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Le donneur de force, par excellence.

10215

ROBILVARD, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

MAISON - BLANCHE
65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,500,000
Actif au-delà de..... 1,500,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du Dept Français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez L'œil à ceci S'adressez à GREENMAL BROS Manuf., Georgetown, Ont

A LA CLASSE OUVRIERE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE, 1551, rue Ste-Catherine

THIS PAPER

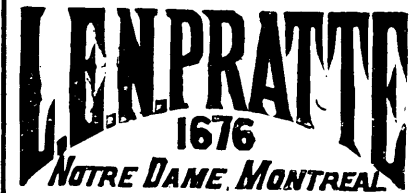
PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINIO.

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.

Visite et correspondance sollicitées



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 6513

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entreient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St-Laurent.

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases. SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soldantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (60cts. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

NE FAILLIT JAMAIS GUERIT LE RHUME DE CERVEAU ET